

# 1

## Fer à cheval doré<sup>a</sup> du Saint-Graal

Du sommet de l'escarpement du Niagara, le célèbre « Fer à cheval doré » de l'Ontario s'étend au-dessous de vous comme une carte gigantesque ou une affiche satellite. Vers l'est, le panorama est spectaculaire.

La pointe angulaire Ouest du lac Ontario est très en évidence. À votre gauche, la ville sidérurgique de Hamilton dégage une brume de smog. Plus à gauche encore, du côté nord du lac, Toronto, avec son éventail massif d'immeubles de tous genres, forme une tache nébuleuse et floue à la limite de la visibilité. Cette tache vaporeuse est transpercée par la flèche d'épingle minuscule de la Tour CN. À votre droite et vers le sud, la longue rive de l'Upper New York décrit une courbe verdoyante vers l'est, et semble franchement pastorale en contraste à l'immense métropole du Fer à cheval doré.



<sup>a</sup> Note de la traductrice: compte tenu le thème du livre, l'auteur préfère la traduction du terme 'Golden Horseshoe' plutôt que de garder le nom anglais de la région.

Mais les apparences, bien sûr, peuvent être trompeuses. Buffalo, avec ses usines au terminus du canal à péniches de l'État de New York, est derrière vous, caché de vue par l'escarpement. Autrefois, ce canal mieux connu sous le nom de « canal Érié », avait joué un rôle de première importance dans le développement de la jeune nation des États-Unis. En tous cas, la frontière du Niagara ne forme qu'une petite partie de la puissante Amérique industrielle, et est même, de nos jours, quelque chose d'un arrière-pays, tandis que la région du Fer à cheval doré demeure, virtuellement, le cœur et l'âme du Canada industriel.

Comme pour accentuer ce fier conglomerat quasi unique d'effervescence et de richesse canadienne, un flot de circulation file le long de l'autoroute Queen Elizabeth, entre les États-Unis et Toronto, comme une infographie animée du flot sanguin dans un corps politique. Chaque camion remorque représente un type crucial de cellule porteuse d'oxygène économique. Les voitures se faufilent à toute allure entre les camions comme autant d'enzymes frénétiques – ouvriers d'usine en transit, cadres, employés de bureau, commis de magasin et vendeurs – tous travaillant très fort à faire marcher les choses.

Le lac Ontario se dissout, dans la distance occidentale, en un panorama bleu cobalt si vaste que l'on peut voir la courbure de la terre. Et cet horizon voûté invitant de notre belle planète azure mènera parfois les lecteurs d'*Épées à la tombée du jour : Le dernier combat des Chevaliers du Graal en Amérique du Nord*, selon toute apparence, par-dessus son bord. Nous ferons des voyages intellectuels qui, au moins, exploreront des faits inter-reliés au sujet de l'Exode biblique, des débuts du christianisme, de l'Égypte ancienne et même de la dernière « période glaciaire ». Tous ces faits sont de la plus haute importance possible pour nos découvertes sur l'escarpement du Niagara. Un monde étonnant de concepts intimement liés repose juste au-delà de l'horizon invitant lorsque vous regardez de haut la région du Fer à cheval doré en quête du Saint-Graal.

Si, du haut de l'escarpement du Niagara, par une fin d'après-midi de mi-août, vous vous trouvez à regarder vers l'est, cet arc voûtant cyan de l'horizon terrestre est voilé par une brume d'évaporation. La Tour CN se tortille dans les vagues de chaleur. Et les pare-brise de voitures et de camions clignent et étincellent le

long de la QEW, aussi tape-à-l'œil que les bijoux dans un des plus obséquieux tableaux de cour de Jean-Honoré Fragonard.

Vers la fin de l'après-midi, les nombreux immeubles résidentiels du Fer à cheval doré ressemblent à des centaines de cubes de sucre dispersés autour de la rive, chacun rayonnant d'un rose poussiéreux dans la lumière tombante, et agrémenté d'un glaçage cristallisé reflétant d'une myriade de fenêtres. Vu du haut de l'escarpement du Niagara, ils donnent une allure presque méditerranéenne à la grande métropole riveraine.

Si l'année était 2003 et si vous aviez été en balade du dimanche quelque part à l'ouest de Vineland et au nord de Grimsby dans la péninsule du Niagara de l'Ontario, vous auriez peut-être aperçu trois individus creusant dans un champ aux abords de l'autoroute 24.<sup>1</sup> Disons plutôt que vous auriez pu entrevoir deux personnes occupées à une fouille archéologique et un homme, près du bord abrupt de l'escarpement, qui tentait de se rafraîchir dans la brise venant du lac Ontario. La raison pour ma paresse, c'est que j'avais passé presque un quart de siècle à la recherche de preuves se rapportant au Graal. Et en 2003, je venais à peine de passer le cap des soixante ans. Et puis, soyons honnêtes, la recherche d'objets datant de la fin de la période médiévale, en pleine chaleur du mois d'août, me fatiguait.

Du moins, c'était mon excuse pour la longue pause prise pour admirer la vue panoramique du Fer à cheval doré. Dans l'espace de quelques minutes, la forte brise s'élevant au-dessus du flanc rocheux de l'escarpement avait séché ma chemise imbibée de sueur dans une démonstration frénétique et palpitante, bien que classique, de réfrigération par l'échange de chaleur. Je commençais déjà à avoir froid. Ma tête et mon cœur avaient cessé de battre fort.



Des publications respectables m'ont décrit comme étant un historien, archéologue et anthropologue amateur.<sup>2</sup> Mais la vérité toute nue, c'est que je ne suis vraiment qu'un curieux romantique avec des qualifications usées jusqu'à la corde au point d'en être gênantes. La vérité n'est pas la seule chose qui devient dénudée... ma tête aussi.

Qui d'autre qu'un romantique aurait répondu à la lettre, datée de décembre 1981, d'une Anglaise qui savait très bien s'exprimer et qui décrivait, avec un charme excentrique, la partie d'un château en ruines située dans son arrière-cour au centre de la Nouvelle-

Écosse ? Malheureusement pour l'histoire canadienne conventionnelle, après un examen minutieux du site il paraissait en effet y avoir, sur sa propriété, les ruines d'une sorte de construction en pierres d'origine pré-coloniale.

Un examen du site qui dura trois ans, entrepris à la demande de ministère de la Culture, des Loisirs et du Conditionnement physique de la Nouvelle-Écosse, avait indiqué que la structure avait très probablement été bâtie en 1398 apr. J.-C. par des réfugiés religieux. Cette colonie de réfugiés religieux avait été établie par « le Prince » Henri Sinclair, baron de Rosslyn en Écosse. Henri était aussi comte d'Orcades, titre et domaine qu'il tenait en fief au roi de Norvège.

Une longue traînée de preuves circonstanciées assez convaincantes indiquait que ces réfugiés religieux avaient cru en une forme hérétique du christianisme mieux connue de presque tous par le nom de « Saint-Graal ». *Holy Grail Across the Atlantic*<sup>a</sup> (Hounslow Publishing, Toronto, 1988) est mon rapport de cette enquête en Nouvelle-Écosse.

Ce livre avait été bien reçu par les lecteurs ordinaires, même s'il n'avait pas toujours été accueilli avec enthousiasme par les universitaires professionnels et les fonctionnaires. *Holy Grail Across the Atlantic* a été réimprimé plusieurs fois et a entraîné un véritable déluge de lettres. Plus de cinquante objets, sites et inscriptions d'origine pré-coloniale – mais manifestement européenne – m'ont été rapportés par des gens informés et lettrés. Certains d'entre eux étaient même des universitaires professionnels, c'est-à-dire, des professeurs d'université. Toutefois, il est aussi vrai que la plupart de ces universitaires étaient, soit à la retraite et donc hors de portée de représailles, ou bien ils gardaient leurs lettres traîtres prudemment cachées de leurs collègues.

Les objets et sites rapportés ne dataient pas tous de la fin de la période médiévale ou de la Renaissance, cependant, et avaient donc peu de relation avec le sort des colons arrivés avec Henri Sinclair en 1398 apr. J.-C. Ces objets et inscriptions dataient surtout de périodes beaucoup plus anciennes de l'histoire et même de la préhistoire. La plupart n'avaient rien à voir avec la croyance dans l'hérésie spécifique du Saint-Graal.

Mais ce déluge de lettres a contribué à l'accumulation rapide de données prouvant que les anciens Égyptiens, les anciens Celtes d'Irlande, les anciens Celtibères d'Afrique du Nord et d'Ibérie

---

<sup>a</sup> Saint-Graal par-delà l'Atlantique – non traduit en français.

(Espagne et Portugal), les Phéniciens et les Carthaginois avaient tous conquis l'Atlantique. De plus, il semble que même les anciens Hébreux de la terre Sainte, les Africains noirs du sud du Sahara, les Mycéniens, les Grecs et les Romains avaient tous, aussi, traversé l'Atlantique un millénaire ou plus avant Christophe Colomb en 1492 apr. J.-C.

Et puis, pendant toute la période médiévale, étaient venus : des moines irlandais en quête de solitude ; des Maures en quête de richesses (bien sûr) et d'un lieu sûr loin du Cid ; des Scandinaves en quête de cuir de morse, de bois et de raisins ; des Espagnols et des Portugais en quête de morue ; des Gallois<sup>3</sup> en quête de soulagement des incursions des Plantagenêt normands ; et des Basques en quête de baleines. Mais c'est ce dernier groupe de marins médiévaux disparates qui doit faire l'objet de notre attention car, parmi eux se trouvaient les réfugiés du Graal médiévaux en quête d'un refuge transatlantique loin de leur ennemie implacable : l'Inquisition.

En fait, dès l'an 2000, une telle quantité de preuves avait été balayée sous le tapis par les historiens conventionnels tentant désespérément de tenir bon à leur vue de monde que la moquette douillette de notre salon historique était devenue laide avec ses bosses, ses boursoffures et ses protubérances. Signe des temps changeants, la prestigieuse revue américaine *Atlantic Monthly* avait donné le coup d'envoi du nouveau millénaire avec son article-vedette de janvier 2000 : « The Diffusionists Are Coming!<sup>a</sup> » Cet article donnait un aperçu général de tous ceux qui avaient traversé l'Atlantique avant Christophe Colomb. Il signifiait aussi aux écrivains populaires sérieux que se ranger sur la ligne historique conventionnelle ne serait désormais plus acceptable aux lecteurs américains informés.

Il en va de même pour les lecteurs canadiens informés, bien sûr, sauf qu'aucune revue prestigieuse canadienne semblable à *Atlantic Monthly* n'a encore osé annoncer la vérité. Et la vérité c'est que notre tapis tissé « à la conventionnelle » de l'histoire du Canada, est si usé et si plein de trous là où les preuves gênantes se cachent sous la moquette, qu'il est devenu embarrassant pour les gens informés, raffinés et sophistiqués dont il est attendu, pourtant, qu'ils acceptent la version conventionnelle de notre passé national et de notre identité nationale.

---

<sup>a</sup> Les diffusionnistes arrivent !

La revue *Canadian Geographic*, par exemple, n'a jamais osé publier quelque nouvelle donnée que ce soit se rapportant à l'ensemble d'objets trouvés au lac Memphrémagog. Et cela, même après que leur avait été offert un article de fond détaillé avec photos à l'appui. Il n'est donc pas surprenant que les Canadiens aient saisi avec enthousiasme *Holy Grail Across the Atlantic* dès qu'il avait été disponible en librairies.

Dès 1991 j'avais reçu des lettres de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau Brunswick, du Québec, des États du Maine, du New Hampshire, et du Vermont, de la Pennsylvanie et de New York au sujet de preuves, apparemment authentiques, se rapportant au Graal. Il était devenu possible de tracer sur une carte les explorations des colons amenés par Henri Sinclair en 1398 et de leurs descendants. Ces preuves formaient un modèle ou, au moins, elles semblaient en former un. Les premiers réfugiés religieux de la Nouvelle-Écosse avaient sondé vers l'intérieur, le long de cinq routes fluviales majeures entre 1398 et environ 1550 apr. J.-C. et toutes ces routes convergent vers les Grands Lacs.

Il était assez facile de concevoir une raison plausible pour ceci. Les colons amenés par Henri Sinclair à la fin de la période médiévale, que j'ai choisi d'appeler les « réfugiés du Graal » pour faute d'un meilleur terme, avaient besoin de métal afin de maintenir leur mode de vie médiéval. Les Grands Lacs étaient, et demeurent, le cœur métallurgique du continent. Des pépites de cuivre avaient été extraites par les indigènes depuis environ 3000 av. J.-C., tandis que le fer abonde aussi dans la région. De plus, une bonne partie de ce minerai de fer est facile d'accès parce qu'il repose près de la surface et peut être extrait par une méthode qui était à la portée de technologie médiévale : la mine à ciel ouvert.

De nos jours, le brouillard au-dessus de Hamilton est surtout dû à l'extraction par fusion du fer de Mesabi qui est transporté du Minnesota sur des navires cargo lacustres à longue coque d'allure distinctive, mais ce n'a pas toujours été le cas. L'escarpement du Niagara avait jadis ses propres veines riches en minerai de fer qui étaient visibles à la surface. Ces dépôts de fer de l'escarpement du Niagara avaient alimenté la première génération de fonderies et de forges coloniales. Ce sont les dépôts de fer de l'escarpement du Niagara qui avaient d'abord établi Hamilton comme le centre sidérurgique reconnu du Canada.

*Grail Knights of North America* (Dundurn Press, Toronto, 1998) trace le parcours des explorations des colons de Sinclair et de leurs descendants, selon des preuves se rapportant au Graal, y

inclus une pièce de monnaie,<sup>4</sup> un barrage daté au radiocarbone,<sup>5</sup> plusieurs sculptures<sup>6</sup> et des inscriptions gravées sur pierre.<sup>7</sup>

En se basant sur la modélisation géographique d'objets rapportés, il était devenu évident qu'en plus d'avoir établi une première colonie en Nouvelle-Écosse en 1398, ces réfugiés médiévaux du Graal avaient établi au moins deux centres de population à l'intérieur du pays. Une colonie était située dans les Montagnes Vertes, à la frontière actuelle du Québec et du Vermont, à proximité immédiate du lac Memphrémagog.

L'autre colonie était établie quelque part dans la région que j'appelle « Niagara ». Il me semblait raisonnable qu'après avoir découvert le fleuve Saint-Laurent, à seulement cent kilomètres du lac Memphrémagog et avoir découvert, peu après, le lac Ontario, les réfugiés du Graal doivent avoir assez rapidement fait la découverte des chutes Niagara. Ils se seraient immédiatement rendu compte qu'ils devaient établir une colonie au-dessus des chutes s'ils voulaient pouvoir naviguer sur les Grands Lacs supérieurs. Et ces lacs étaient les clés aux trésors de tout un continent.

Le bâtisseur d'empire français, René-Robert de La Salle, avait réalisé ceci en 1679 lorsqu'il avait construit le *Griffon*, son petit bateau tout équipé, juste au-dessus des chutes sur les bords d'un ruisseau non loin de Buffalo. Les Américains, qui ont pris des peines immenses à construire le canal Érié, complété en 1825, allant du Port de New York jusqu'au lac Érié, avaient réalisé la même chose. En fait, l'aboutissement original du canal Érié pourrait bien avoir été le même ruisseau au bord duquel le *Griffon* avait été construit 142 ans auparavant. Une fois sur le lac Érié, il est possible de naviguer jusqu'à l'extrémité ouest du lac Supérieur et, si l'on inclut Terre-Neuve comme faisant partie de l'Amérique du Nord, cela représente plus de la moitié de la distance jusqu'au Pacifique.

Je n'avais malheureusement pas pu dire précisément où cette colonie du « Niagara » était située dans *Grail Knights of North America*. Mon estimation la meilleure, basée sur les objets rapportés, était que cette colonie du Niagara était située sur la rive sud du lac Érié, probablement dans l'État de New York, non loin du site actuel de la ville de Jamestown, aux bords du lac Chautauqua. C'était, du moins, ce que je pensais et il se trouve que j'étais dans l'erreur.

J'avais présenté des preuves un peu plus définitives que, peu importe où elle avait jadis été située, la colonie avait été appelée « Seguna » lors de visite de Jacques Cartier au futur site de Montréal en 1535 apr. J.-C. Les gens de « Hochelaga » (Montréal) avaient dit à Cartier que dans la ville de Seguna, qui était à quelque distance au sud-ouest de Hochelaga, sur la rive d'une grande voie navigable, la population portait des vêtements tissés comme les siens.

Bien qu'à l'époque (1991-1995), je savais que « Seguna » était le premier usage de mots ultérieurs comme *Saguenay*, *Saginaw*, etc., ce n'est qu'après le mois d'avril 1997, quand j'ai fait la rencontre de Joëlle Lauriol, que j'ai appris ce que ce mot curieux aurait jadis pu vouloir dire. Bien qu'il y ait des villes portant les noms de Saginaw et Saguenay un peu partout dans le nord-est de l'Amérique du Nord, ce mot, comme Hochelaga, ne semble pas avoir été d'origine indienne. Le sens possible ou probable des mots « Hochelaga » et « Seguna » est très pertinent à la légende médiévale du Saint-Graal.



L'accumulation de preuves dans *Holy Grail Across the Atlantic* et les épreuves photocopées de *Grail Knights of North America*, peuvent ne pas avoir convaincu la plupart des historiens canadiens, mais elles ont intrigué au moins quelques réalisateurs de programmes de télévision américains et fasciné certaines personnalités politiques du Québec. L'intérêt de ces deux groupes disparates et peu probables résulta dans le tournage, du 31 octobre au 2 novembre, 1998, d'un documentaire pour la Chaîne de télévision Arts & Entertainment.<sup>8</sup>

Ce documentaire d'une durée d'une heure traitait de deux thèmes particuliers. D'une part, le barrage situé près du lac Memphrémagog et qui avait été construit vers ou avant 1500 apr. J.-C. selon la datation au carbone 14. Et d'autre part, une « gargouille » de style médiéval, taillée dans le granit et qui avait été trouvée dans le lit du même ruisseau sur lequel le barrage avait été construit. Cette gargouille, d'exécution et d'art exquis, a été attribuée, de par son style, à la maçonnerie « scandinave-écossaise » et est datée aux environs de 1550 apr. J.-C. Le barrage et la sculpture sont illustrés dans *Grail Knights of North America*.

Il est évident que seule une communauté établie et relativement peuplée a besoin d'un barrage pour un moulin. Et ce barrage en

particulier, d'une portée ambitieuse de dix-huit mètres, est fait de blocs de pierre à peu près équarries pesant jusqu'à une tonne ou plus. Il est certain qu'il avait pris quelques années à construire. Ainsi, si le barrage a été daté au radiocarbone à environ 1500 apr. J.-C. (plus ou moins) par les laboratoires Isotech de l'Université de Toronto – grâce à des pieux d'arpentage en bois de sapin trouvés par des archéologues professionnels du Québec – alors, la communauté de pionniers qui avait construit le barrage devait avoir été fondée quelques années auparavant. C'est-à-dire qu'il existait une communauté européenne assez grande à la frontière du Vermont et du Québec, dans les contreforts des Montagnes Vertes, avant la traversée de Colomb en 1492 apr. J.-C. ou avant le départ de Jean Cabot de Bristol en 1497 apr. J.-C.

Pour ce qui est de la gargouille en granit, elle témoigne au moins d'une communauté européenne ayant des artisans expérimentés qui possédaient des outils en fer dur ou en acier. Il n'aurait pas été possible de former la bouche, les yeux et les dents de la gargouille sans l'aide de burins affûtés et de bonnes limes en métal. Le détail est superbe.

Les hôtes de ce tournage de documentaire étaient le Dr Gérard Leduc et moi-même. Leduc est professeur retraité de biologie de l'Université Concordia à Montréal. Pour des raisons bizarres, les professeurs de biologie se tournent souvent vers l'archéologie en fin de carrière. Le célèbre (ou l'infâme) Dr Barry Fell, de l'université Harvard, est un autre exemple de ce phénomène. Gérard Leduc était un de mes premiers correspondants du Québec. Il avait lu *Holy Grail Across the Atlantic*, ce qui l'avait inspiré à partir à la recherche d'objets se rapportant au Graal le long du Saint-Laurent et à écrire *Les Templiers en Nouvelle-France* qu'il publia personnellement. Et, ironie du sort, c'était pendant ce tournage pour la Chaîne de télévision A&E, alors que nous passions quelques jours avec Gérard dans sa confortable maison à Mansonville, Québec, que nous avons appris l'existence de nouveaux objets impressionnants.

D'abord, une propriétaire de chalet aux abords du lac Memphrémagog nous présenta des preuves presque incontestables que le barrage et la gargouille devaient être des vestiges d'une communauté qui était, en effet, associée de près avec Henri Sinclair. Ensuite, une nouvelle preuve de l'emplacement exact de la communauté du Niagara est aussi devenue disponible pendant ces quelques jours de tournage.

Mais *Grail Knights of North America* était déjà sous presse. Il était trop tard pour en réviser le texte pour y inclure ces nouvelles données.

Dans l'espace de deux semaines après ce tournage pour la Chaîne de télévision A&E, nous avons fait trois voyages rapides à la péninsule du Niagara afin de vérifier des indices portant sur l'emplacement de la colonie des réfugiés du Graal au-dessus des chutes. Et, le 19 décembre 1998, nous tenions une rencontre au sommet (ou quelque chose du genre) à l'hôtel Best Western de Niagara Falls, en Ontario, avec plusieurs autres chercheurs historiques non-conformistes.

Au fur et à mesure des développements, à partir de la fin 1998 jusqu'en août 2003, les deux régions du Niagara et du lac Memphrémagog, distantes l'une de l'autre d'environ 650 kilomètres, allaient obséder nos pensées et drainer une bonne partie de nos ressources physiques et financières.

Mais je devrais peut-être clarifier cet usage de mots comme « nous » et « notre » avant d'aller plus loin.

Les lecteurs de *Holy Grail Across the Atlantic* sauront qu'en 1980 j'avais voyagé en Nouvelle-Écosse avec Deanna Theilman-Bean, une amie de longue date du temps où je faisais des recherches de perception pour l'industrie de la publicité. Mon mariage s'était brisé et mon ex-femme avait décidé de rester dans les Maritimes avec notre fils, Jason. J'avais promis de passer deux ans en Nouvelle-Écosse avec Jason afin de l'aider à traverser une période de transition difficile. Mais je ne savais pas comment j'allais me débrouiller financièrement dans les Maritimes. Tous mes contacts d'écriture étaient à Toronto et à Los Angeles. Deanna avait toujours aimé Jason et elle jeta donc son lot avec le mien pour m'aider, *moi*, à travers une période de transition difficile et être une espèce de mère de substitution à Jason pendant nos visites légalement planifiées.

J'ai déjà raconté dans les détails comment, par une série véritablement mystérieuse d'événements et de circonstances, notre déplacement en Nouvelle-Écosse, au début incertain, était devenu une expérience fructueuse, profitable et presque magique. Peu après notre arrivée, j'avais reçu la lettre de l'Anglaise excentrique au sujet de son ridicule château en ruines. La décision fondamentale de répondre à cette lettre, en dépit d'autres inquiétudes apparemment beaucoup plus sérieuses du moment, nous avait introduit à la réalité du Saint-Graal. Cela peut sembler

fantaisiste, mais j'ai tendance à attribuer tout ce qui est arrivé par la suite au pouvoir mystérieux du Graal.

Arrivés avec 500 \$ nous étions demeurés dans l'appartement d'un ami parti en vacances parce que nous n'avions pas de lieu de résidence et n'avions pas les moyens de payer un loyer. Dans l'espace de six semaines, Deanna et moi avons non seulement enregistré une compagnie de construction de bateaux appelée CanTraid Exports, mais nous avons un contrat au montant de 98 000 \$ avec l'Agence canadienne de développement international. Ce contrat était pour la construction et l'essai en mer de prototypes d'une de mes conceptions de bateaux destinés à venir en aide les pêcheurs appauvris et affamés du Tiers-monde.

Moins de deux mois après notre arrivée, le département de Développement de la Nouvelle-Écosse voulait déménager notre jeune entreprise à l'extérieur de Halifax, dans un endroit appelé Kentville. Nous n'avions jamais entendu parler de cette ville. Nous avons consulté une carte pour voir où, exactement, était situé ce Kentville, et nous avons découvert qu'il était à distance égale entre Halifax (Jason, les avocats, les affaires), New Ross (l'absurde château en ruines) et le Cap d'Or où, nous allions le découvrir, Henri Sinclair (alias « Glooscap ») avait passé l'hiver de 1398-1399 apr. J.-C.

Et, en passant, notre déménagement à Kentville, avec nos quelques effets personnels, eut lieu le jour même où notre ami devait rentrer à Halifax et réintègre son appartement. Comme Deanna l'avait remarqué, c'était heureux pour nous que nous n'avions *pas* pu louer notre propre appartement à Halifax.

Bref, une confiance inconnue au-delà de nos craintes, une sagesse au-delà de notre ignorance et, certainement, des pouvoirs gouvernementaux (et de la paperasserie) au-delà de notre contrôle, avaient tous conspirés pour nous placer, Deanna et moi, dans le seul endroit où nous pourrions accomplir tout ce que nous avons prévu de faire pendant nos deux années en Nouvelle-Écosse. À Kentville, nous avons immédiatement acheté une maison caravane, que nous avons vendu à profit deux ans plus tard. Nous avons fait un bénéfice net de 9,95 \$ après impôts et frais d'avocats. Le Graal nous avait donné tout ce dont nous avons vraiment besoin, avec très peu en surplus. À notre départ de la Nouvelle-Écosse, nous étions presque aussi pauvres que lorsque nous étions arrivés, mais aussi infiniment plus riches.

Deanna avait été d'une telle d'aide dans les affaires de construction de bateaux, avec Jason, avec mon état initial de bouleversement et avec la recherche sur le château, que je lui ait offert d'être coauteur junior de *Holy Grail Across the Atlantic*, et qu'une partie des revenus générés par le livre lui soit payée directement. C'était ni plus, mais aussi ni moins, ce qu'elle méritait.

Dès le début des années 90, nous commençons à penser, inévitablement mais très amicalement, Deanna et moi, qu'il était temps de retourner à nos chemins de vie séparés. Elle avait beaucoup appris grâce à moi. J'avais appris beaucoup plus grâce à elle. Jason grandissait rapidement et cette période de transition était passée depuis longtemps. Nous avons structuré notre séparation lentement et nous étions finalement séparés de manière équitable et civilisée.

Les dix années suivantes de ma vie avaient été principalement occupées à l'écriture de romans, de scénarios et d'articles de journaux, et ponctuées par de longs voyages afin de jeter un coup d'œil sur des objets se rapportant au Graal qui m'avaient été rapportés dans de nombreuses lettres qui avaient résulté de la publication du livre. Je vivais pratiquement dans ma camionnette de camping Dodge B200 qui me mena aux Montagnes Vertes sur la frontière du Québec et du Vermont, le long du Saint-Laurent et du fleuve Saint-Jean, dans les Adirondack de l'État de New York, au lac Champlain, le long des niveaux supérieurs du fleuve Hudson, et dans les montagnes Tuscarora en Pennsylvanie.

C'était l'époque des nuits de camping froides dans les montagnes, avec pour seul confort « le baiser mâle et rêche de couvertures » comme l'avait dit, autrefois, le poète britannique Rupert Brooke (1887-1915) juste avant de mourir de septicémie pendant la campagne égéenne de la Première Guerre mondiale.

C'était le temps de l'examen des pièces de monnaie médiévales trouvées en Nouvelle-Écosse, au Nouveau-Brunswick et dans le Maine, des barrages et des gargouilles au Québec, et des sculptures et des inscriptions d'inspiration templière gravées sur pierre dans l'État de New York et en Pennsylvanie. J'ai marché le long du chemin de bûcherons escarpé avec mes bons amis, Mike Twose de Toronto, Don Eckler de Houghton dans l'État de New York, Bob Williams d'Emporium en Pennsylvanie, et Gérard Leduc de Mansonville, Québec. J'ai raconté tout ceci dans *Grail Knights of North America*.

Mais j'avais aussi commencé à soupçonner qu'il pourrait y avoir un dernier chapitre à écrire au sujet des réfugiés du Graal au Canada et que cette histoire avait beaucoup à voir avec les Montagnes Vertes et le « Niagara ».

Et dès 1996, je m'étais soudainement rendu compte d'autre chose. Je me faisais, moi-même, assez médiéval ou moyenâgeux. Les chemins de bûcherons semblaient un peu plus escarpés, leurs ornières semblaient un peu plus profondes, les couvertures de camping rêches semblaient un peu plus rêches et les nuits semblaient certainement plus fraîches. Je savais ce que je voulais faire avec mes années d'or et je savais aussi que je ne voulais pas le faire seul. Et je ne voulais pas, non plus, le faire avec des compagnons mâles et barbus, peu importe combien compatible ils auraient pu être.



Je voulais compléter, si je le pouvais, cette histoire du « Graal en Amérique du Nord ». Et Après cela, si je pouvais réussir à vivre assez longtemps, je voulais aller en Europe afin de découvrir le niveau le plus profond du Saint-Graal – « La Légende qui remonte à la source primordiale de toutes les légendes », comme écrivait Wolfram von Eschenbach dans la plus grande des épopées du Graal : *Parzival*.

Au début de 1997, j'avais placé une annonce pour une « compagne du Graal », divulguant honnêtement mon âge, mon état santé déjà suspect ainsi que la plupart de mes petites manies. J'avais énuméré mes exigences en ce qui concerne une associée de recherche et partenaire domestique. Cette annonce avait été distribuée discrètement dans certains cercles qui étaient venus à ma connaissance au cours des nombreuses années de recherche se rapportant au Graal.

Et une fois de plus, selon toute évidence, la puissance du Graal s'est mise au travail.

Une réponse à mon annonce était venue presque immédiatement sur une petite feuille de papier à lettre silencieusement prétentieuse de couleur crème. Le papier de lin épais, lourd et coûteux, était décoré d'une croix de Templier pas trop discrète de couleur rouge sang. L'auteur était une femme mûre en tête de l'Ordre rosicrucien (A.M.O.R.C.) C.I.R.C.E.S. Elle écrivait brièvement qu'elle connaissait une jeune femme qui pourrait me convenir comme « compagne du Graal » compte tenu des

paramètres de l'annonce. Elle avait déjà donné mes coordonnées à cette jeune femme. Une *jeune* femme ? Comment jeune ?

En avril 1997, Joëlle Lauriol avait parcouru une bonne distance en voiture afin de me rencontrer pour la première fois. Naturellement, j'étais un peu craintif et plus qu'un peu curieux. Je n'avais jamais, auparavant, placé d'annonce en quête d'une compagne et je ne savais pas à quoi m'attendre.

Joëlle Lauriol n'était en rien comme ce que je m'étais imaginé. Sur le plan physique, elle était une brune un peu espiègle mesurant environ un mètre soixante avec de beaux yeux bleus. Mais ses yeux pouvaient changer de façon troublante à un bleu-vert enfumé lorsqu'elle se fâchait. Heureusement, Joëlle ne se fâchait que très rarement et jamais pour longtemps.

Elle était de constitution assez robuste avec une poitrine plus que généreuse, des hanches bien définies et un sourire facile. J'arrivais plus ou moins à traiter avec toutes ces courbes que Joëlle me lançait quand je fus étonné de découvrir qu'elle avait presque vingt ans de moins que moi. Cette jeune femme savait-elle dans quoi elle s'embarquait ?

Elle m'avait expliqué qu'elle n'avait presque aucun souvenir de son enfance ou de son adolescence jusqu'à l'âge de treize ans. C'était probablement à cause d'un traumatisme ou d'un abus quelconque pendant les premières années de sa vie. Elle ne savait pas. Elle m'avait dit qu'elle était maintenant plus que prête pour une relation intime, qu'elle connaissait mon âge et mon état de santé et que cela n'avait pas d'importance.

Joëlle était née à Tonneins, en France, une ville riveraine aux abords de la Garonne. Ce corridor de la Garonne, à travers le Midi de la France, était le même endroit que j'avais désigné pour chercher des preuves du niveau le plus profond de la signification du Graal remontant aux temps de la « période glaciaire ». Était-ce une simple coïncidence ? Bien sûr que ce l'était. Joëlle était une francophone avec un accent français élégant. Mais elle avait fait la plupart de son éducation au Canada, était donc parfaitement bilingue et parlait couramment anglais. Elle avait des diplômes en gestion des affaires et en journalisme. Elle connaissait donc la comptabilité et l'écriture.

Son nom de famille, Lauriol (c.-à-d. « L'Auriol ») voulait dire « auréole ». Les généalogies publiquement disponibles de sa famille – telles que réimprimées dans le livre à succès international de

1982, *The Holy Blood and The Holy Grail* a9 – remontaient au VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne. Ces documents généalogiques sont maintenant à la Bibliothèque nationale de France, mais ils avaient autrefois été gardés soigneusement cachés à la Bastille. Le « jour de l'Indépendance », fête nationale de la France, est appelé le « jour de la Bastille ».

Le 14 juillet, 1789, une foule de révolutionnaires avait pris d'assaut et occupé la prison-forteresse appelée la Bastille, un événement qui marque plus ou moins officiellement le début de la Révolution française. Cependant, selon *The Holy Blood and the Holy Grail*, certains documents obscurs de la Révolution indiquent que l'objectif réel de l'attaque sur la Bastille n'était pas tant l'établissement immédiat de la Liberté, l'Égalité et la Fraternité, mais de saisir les généalogies secrètes qui y étaient gardées. Ces généalogies incluaient celles des Lauriol. Godfroi de Bouillon, que nous rencontrerons bientôt, était lui-même venu de la souche des Lauriol. Un grand nombre d'indices existent, indiquant que la Révolution française et la naissance de la plupart des idéaux démocratiques modernes étaient, en fait, une révolte démocratique organisée par les croyants dans l'hérésie de Saint-Graal.

Voilà pour ce qui est des généalogies publiquement disponibles de la famille Lauriol qui remontent au VII<sup>e</sup> siècle, de Godfroi de Bouillon, de la Révolution française et tout cela. Les généalogies privées de la famille Lauriol, cependant, remontent beaucoup plus loin que le VII<sup>e</sup> siècle. Ces généalogies n'ont jamais été publiées. Et elles ne le seront jamais.

Joëlle avait un passé religieux contrasté. Née nominale catholique, ce qui est normal dans le sud de la France – et le catholicisme y est beaucoup plus « nominal » qu'ailleurs – elle était devenue mormone et avait passé dix-huit mois comme missionnaire en Haïti. Là-bas, elle avait ajouté le créole (niveau intermédiaire) à ses exploits linguistiques.

Très peu de tout ceci était crédible, bien sûr. C'était beaucoup trop bon pour être vrai. Soit cela ou autrement quelqu'un, quelque part était dans les affaires de l'enlèvement filles françaises, effaçant leurs mémoires d'enfance, les programmant d'une manière ou d'une autre avec une personnalité très bien définie et leur

---

a Paru en français en trois volumes sous le titre L'Énigme sacrée (1) Jésus-Christ, les Cathares, le Saint-Graal, les Templiers, le prieuré de Sion, les Franc-maçons (2) Le Message : Le Messie, le roi perdu, les mérovingiens, Rennes-le-Château, l'ordre de Malte, le prieuré de Sion (3) le secret révélé de la dynastie de Jésus.

fournissant aussi une bonne éducation. Est-ce que les Rosicruciens étaient dans ce genre de chose ? Et, si oui, pourquoi ? Je frissonnais à l'idée d'une telle chose.

Ce qui m'embêtait le plus, c'était la période que Joëlle avait passée comme missionnaire mormone en Haïti.

Depuis un certain temps déjà, j'avais commencé à soupçonner que le Livre de Mormon n'était pas seulement le blasphème ridicule que la plupart des non-mormons pensent, si et quand ils y pensent. L'histoire que Joseph Smith donne des « Néphites » ressemblait de trop près à la véritable histoire des réfugiés du Graal que j'avais réussi à reconstituer sur une période de presque vingt ans, de 1980 à 1997.

Je doutais fortement que le « Prophète Smith » ait été guidé par l'ange Moroni à un document gravé sur des plaques dorées, un document que Smith avait alors été capable de traduire à l'aide de lunettes qui lui avaient été données par l'ange. D'autre part, il semblait presque certain que Joseph Smith avait trouvé une espèce de document authentique, et l'histoire relatée semblait être étrangement similaire à la véritable histoire des réfugiés du Graal dans la mesure où j'avais pu la reconstruire. Ce document avait peut-être vraiment été gravé sur des plaques de cuivre *d'apparence dorée*, probablement d'un vieux revêtement de coque de bateau. Si ce document était écrit dans un dialecte anglo-écossais-scandinave de la fin de la période médiévale, <sup>10</sup> comme je commençais déjà à le penser, alors Joseph Smith aurait pu comprendre l'essentiel du texte.

Moi, bien que l'histoire générale du Livre de Mormon me fascinait, j'avais toujours manqué de pur courage pour venir à bout des 561 pages de prose pseudo-biblique. Mais j'étais pratiquement certain qu'enfouies dans ce texte massif, il y aurait des indices cruciaux qui pourraient jeter de la lumière sur l'histoire plus détaillée des réfugiés du Graal et leur sort ultime en Amérique du Nord.

Et ici se trouvait une personne – et une jeune femme bien dotée à cela, qui connaissait sans doute le Livre de Mormon de fond en comble. Elle avait été missionnaire mormone, après tout. Était-ce, ça aussi, une simple coïncidence ? Eh bien ! Évidemment que ce l'était. Qu'est-ce que ça pouvait être d'autre ?

Mais, en général, je me méfie des coïncidences, surtout lorsqu'il y en a autant. Joëlle représentait-elle la conception mormone d'un piège doux ? Et quel homme veut-t-il se retrouver avec l'idée *mormone* d'un piège doux sur les bras ? Une telle

contradiction dans les termes ne pouvait peut-être tenter qu'un autre mormon. Et mormon, je ne l'étais pas. Cependant, j'avais une autre pensée. Et elle me dérangeait.

Avant 1997, deux correspondants différents de l'Utah m'avaient déjà été menacés de mort par le rite mormon de « l'expiation par le sang ». Tous deux avaient été outragés par la thèse présentée dans *Holy Grail Across the Atlantic*. Selon les Mormons et leurs généalogies, Jésus avait épousé au moins deux femmes : une femme nommée Anne et Marie-Madeleine. Les Mormons croient que Anne et ses enfants étaient et sont des « Israélites » et bénis, tandis que Marie-Madeleine et ses enfants étaient et sont des « Cananéens » et à jamais maudits par la souillure du sang.

Les Mormons modernes aiment assurer les gens que « l'Église » a renoncé aux coutumes gênantes telles que la discrimination raciale, le « mariage multiple » et « l'expiation par le sang ». Mais quiconque connaît quoi que ce soit au sujet des hauts niveaux de l'Église mormone soupçonne qu'une telle progressivité serait impossible pour les croyants les plus dévoués. Ces pratiques sont considérées comme des *injonctions divines* et elles supplantent définitivement le simple code civil établi par l'homme. Les Mormons ordinaires ont reçu une dispense officielle de l'Église afin de se conformer au code civil – sous grande pression du gouvernement des États-Unis, il devrait être ajouté – mais les Anciens de l'Église répondent toujours à ce qu'ils considèrent être une autorité beaucoup plus haute. Comme Brigham Young l'avait autrefois déclaré, lors un discours donné à l'assemblée législative de l'Utah en 1878, « il n'y a pas de plus haut service qu'un Cananéen puisse accomplir que d'être tué et ainsi s'acquitter 'l'expiation par le sang.' »

Maintenant, il s'est trouvé qu'un de mes correspondants *était* un Ancien éminent de l'Église mormone. J'avais même reconnu son patronyme mormon célèbre.<sup>11</sup> Il était donc en position de « suggérer » un meurtre rituel et de le faire exécuter sans question par au moins quelques mormons même en 1997 (ou en 2004, d'ailleurs). Joëlle Lauriol avait-elle été envoyée en qualité d'appât bien roulé et bien garni ayant pour tâche de me tenter, d'une manière ou d'une autre, à faire ce dernier voyage en Utah – car il serait *final*, on m'avait assuré de *cela*.

Les lecteurs canadiens peuvent choisir de ridiculiser de tels soupçons. Je ne peux que dire qu'il est beaucoup plus facile d'entretenir un tel ridicule au Canada qu'en Utah. Les lecteurs qui attribueraient gaiement mes doutes à la paranoïa devraient peut-

être lire le livre non fictionnel terrifiant *The Mormon Murders* de Steven Naifeh et Gregory White Smith (Weidenfeld & Nicholson, New York, 1988). En 1994, les trois instances « d'expiation par le sang » à la bombe artisanale avait fait l'objet d'un documentaire d'une heure pour le programme *City Confidential* de la Chaîne de télévision Arts & Entertainment.

Nous avons tendance à oublier, surtout ceux d'entre nous qui avons été les plus « instruits » dans nos universités contemporaines, qu'il y a trois siècles, *en Europe occidentale*, des gens mouraient encore sur le bûcher à cause de conflits religieux. Et les gens étaient encore soumis à la torture religieuse en Nouvelle-Angleterre. Presque partout, dans le monde d'aujourd'hui, sauf en Europe occidentale et en Amérique du Nord, le meurtre et la torture motivés par la religion demeurent la règle, pas l'exception. Si ce livre n'accomplit rien d'autre, j'espère qu'*Épées à la tombée du jour : le dernier combat des Chevaliers en Amérique du Nord* montrera combien superficiel et vulnérable est notre précieux revêtement de droit civil et de démocratie parce que nous les prenons très dangereusement pour acquis. En fait, plus j'ai fait de recherches pour ce livre, plus je crains que la vraie guerre religieuse, qui fait encore rage sous de notre mince couche de démocratie, est la véritable cause de la plupart de ces bosses, ces boursouflures et ces protubérances sous notre moquette de l'histoire usée jusqu'à la corde.

Mais, ce premier soir en avril 1997, je doutais assez que Joëlle Lauriol puisse encore être mormone. Elle fumait une cigarette et contemplait ma bière. D'un autre côté, il était tout juste possible que même les instructeurs du centre de formation pour missionnaires de l'Église mormone, à Provo en Utah, s'étaient abaissés à lire John Le Carré. Ils avaient peut-être adopté des idées modernes de ce qu'un piège doux convenable devrait être. Cette jeune femme souriante, au physique si confortable, planifiait-elle une « expiation par le sang » pour moi dans un avenir plus ou moins rapproché, surtout puisque deux autres mormons avaient échoué précédemment ?

Mais les coïncidences abondent dans le pays du Graal – et d'ailleurs, je faisais confiance au processus de sélection des niveaux supérieurs de l'ordre Rosicrucien. Je me rappelais aussi ces généalogies des Lauriol et j'avais la plus grande foi dans l'intégrité éthique du Sang Saint. J'ai décidé de vivre

---

a Les meurtres mormons – non traduit en français.

dangereusement. Puisque le temps passait, je laisserais les éléments fondamentaux s'appliquer afin d'enrichir le reste de mes années d'or : un mètre soixante, les yeux de bleu, la jeunesse relative de Joëlle et, évidemment, son autre équipement.

J'allais aussi apprendre assez tôt que certaines inclinations de Joëlle en ce qui concerne la tenue appropriée pour la danse, la natation, les bains de soleil et les fouilles archéologiques reflétaient – parfois de façon plutôt choquante pour certains – des valeurs françaises méridionales outrées plutôt que des valeurs mormones outrées. J'ai accepté ceci comme la perte de l'Église mormone et mon gain.

C'est donc Joëlle et moi ensemble qui constituait le « nous » qui avait fait la découverte de nouvelles preuves pendant le tournage de l'émission pour A&E, le « nous » qui avait visité la région du Niagara à plusieurs reprises à la fin de 1998, et le « nous » qui avait organisé une rencontre au sommet de quelques chercheurs non-conformistes dans l'hôtel à Niagara Falls, en Ontario.



Nous avons collé, Joëlle et moi, les cartes topographiques à grande échelle du gouvernement à la surface de la table grandeur-banquet que le personnel hôtelier avait amené dans notre chambre avec du ruban adhésif. Elles montraient la péninsule du Niagara en divers degrés d'amplification, pour ainsi dire. Une carte était d'échelle assez petite pour montrer le lac Ontario d'un côté et le lac Érié de l'autre. Une carte d'une région particulière était d'assez grande échelle pour représenter les maisons et les bâtiments individuels.

Quatre, cinq et parfois six personnes s'étaient penchées sur ces cartes dans le cours des deux derniers jours. Une carafe de café était toujours à portée de main et de nombreuses tasses avaient été bues pensivement, et débarrassées de façon distraite après beaucoup de réflexion. En plus des cartes, la table était couverte de notes, de photos, de coupures de presse, d'une loupe et d'une copie du Livre de mormon.

Don Eckler, un technicien de microscope, de Houghton, New York, est l'ami de plusieurs aventures précédentes dans l'État de New York et en Pennsylvanie. Grand et impassible, il éclipsait Joëlle alors qu'il se tenait à côté d'elle à la table, pointant du doigt une carte de moyenne échelle. Deux jours auparavant, Don avait

amené les photos et microphotographies d'une tête de hache en bronze qui avait été découverte le long des rives de la rivière Genesee. La cristallographie indiquait que cette hache avait très probablement été coulée dans un moule, un signe de technologie européenne.<sup>12</sup>

« Bert Wheeler » – je ne donnerai pas son vrai nom ici parce qu'il est employé par la Commission des parcs du Niagara – regardait là où Don pointait. Bert avait contribué sa collection spéciale de coupures de presse de la frontière du Niagara à notre colloque historique amateur. Ces coupures allaient d'un article paru en 1823 dans *The Western Farmer*<sup>a</sup>, un journal de l'État de New York, à un autre paru en 1988 dans le journal *The Standard* de St. Catharines en Ontario, mais toutes les coupures avaient une chose en commun. Toutes traitaient de découvertes d'objets en métal, de sites de maisons, de fondations en pierres et de curieuses dépouilles mortelles humaines qui avaient été trouvés des deux côtés de la frontière du Niagara. Voici des échantillons représentatifs de plus de soixante coupures.

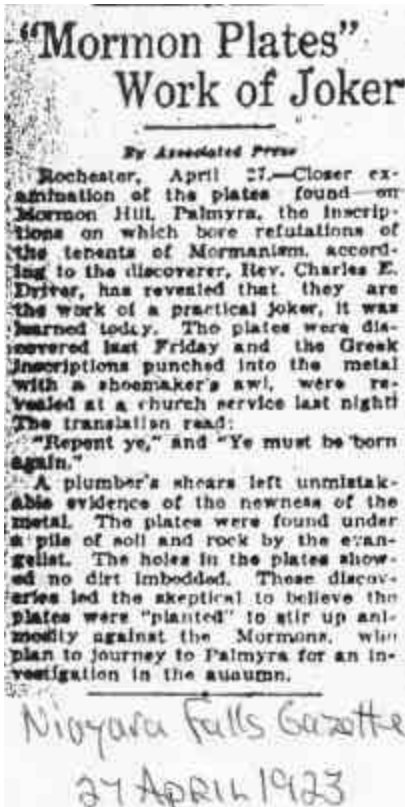
—The *Batavian* recalls the fact that about two miles west of Shelby Center, Orleans Co., there can now be seen the ruins of an ancient fort. The two rows of intrenchments, from 14 to 16 feet in width, enclosing about three acres, seemingly in a perfect circle, are particularly discernible. Relics of pottery, flints, arrowheads, etc., have been found there this summer. There is also a burying ground a short distance from the fort, where it is claimed skeletons have been found which measured in the neighborhood of seven feet. NFG. SEPT. 18/1878  
Niagara Falls Gazette.

Le *Batavian* rappelle le fait qu'à environ deux miles à l'ouest de Shelby Center, Orleans Co., il est maintenant possible de voir les ruines d'un ancien fort. Les deux rangs de retranchement, de 14 à 16 pieds en la largeur, parfaitement circulaires en apparence, entourant environ trois acres, sont surtout perceptibles. Des vestiges de poterie, de silex, de flèches, etc., y ont été trouvés cet été. Il y a aussi un cimetière à une courte distance du fort, où, selon certaines déclarations faites, des squelettes mesurant dans le voisinage de sept pieds ont été trouvés.

Niagara Falls Gazette (N.Y.)

Le 18 septembre, 1878

<sup>a</sup> Le fermier de l'Ouest



### « Plaques mormones » l'œuvre d'un blagueur

*Par Associated Press*

Rochester, le 27 avril. — L'examen plus détaillé des plaques trouvées sur la colline Mormone, à Palmyra, dont les inscriptions contenaient des réfutations des doctrines du mormonisme, selon le découvreur, Rev. Charles E. Driver, a révélé qu'elles sont l'œuvre d'un farceur, nous avons appris aujourd'hui. Les plaques avaient été découvertes vendredi dernier et les inscriptions grecques perforées dans le métal avec un poinçon de cordonnier, ont été révélées à un office hier soir.

La traduction lisait : « Repentez-vous. » et « Vous devez renaître. »

Des cisailles de plombier avaient laissé la preuve indubitable de la nouveauté du métal. Les plaques avaient été trouvées par l'évangéliste sous un amoncellement de terre et de pierre. Les perforations dans les plaques n'avaient révélé aucune terre enfoncée. Ces découvertes ont mené les sceptiques à croire que les plaques ont été « plantées » afin de fomentier l'animosité contre les Mormons qui ont l'intention de se rendre à Palmyra à l'automne pour une enquête.

Niagara Falls Gazette, (NY)

le 27avril, 1923

### Une bataille dans le passé éloigné.

À l'Éditeur du Democrat and Chronicle,

Monsieur : Le feu juge Arad Thomas, de Albion, N.Y., dans son « Pioneer History of Orleans County »<sup>a</sup> mentionne le fait que quand les premiers colons blancs ont découvert le tumulus ou l'agencement combiné de tumulus et forte-resse près du village actuel de Shelby Center et appris qu'il contenait des squelettes humains, ils ne pouvaient obtenir aucune information des Indiens habitant et errant alors dans le voisinage en ce qui concerne les gens qui avaient supposément été victimes d'un massacre général.

#### A Battle of the Remote Past.

To Editor of the Democrat and Chronicle:

Sir: The late Judge Arad Thomas, of Albion, N. Y., in his "Pioneer History of Orleans County," mentions the fact that when the first white settlers discovered the mound or combined mound and fortress near the present village of Shelby Center and learned that it contained human skeletons they could obtain no information from the Indians then living and roaming in the vicinity in regard to the people who had supposedly been victims of a general massacre.

The condition of the skeletons at that date, a century or more ago, seemed to prove that they had lain underground at least a century then. Inquiry among the Indians in various parts of the country was in every case fruitless. Those whose remains lay covered there left no record whatever except the remnants of their tools and weapons, which were similar to those used by most if not all Indian tribes. In all probability their history will be an unsolved problem for all time to come, and the extreme antiquity of the battle and massacre effectually does away with any supposition that they were the victims of white settlers or soldiers. The general public, were not ignorant of the existence of the remains, has never seemed very much interested.

À l'époque, il y a environ un siècle, la condition des squelettes avait semblé prouver qu'ils avaient été sous terre pendant au moins un siècle déjà. L'enquête parmi les Indiens dans les diverses parties du pays était dans tous les cas sans résultats. Ceux dont les dépouilles reposaient là n'avaient laissé aucun document sauf les restes de leurs outils et armes, qui étaient semblables à ceux utilisés par la plupart si non toutes les tribus indiennes. Leur histoire demeurera tout probablement un mystère non résolu pour tout temps à venir, et l'antiquité extrême du combat et du massacre élimine en effet toute supposition qu'ils avaient été les victimes de colons ou de soldats blancs. Le grand public, bien que n'étant pas ignorant de l'existence des dépouilles, n'a jamais semblé très intéressé.

---

<sup>a</sup> Histoire des pionniers du comté d'Orléans

Local interest in the matter was heightened, however, when Dr. Cushing, of the town of Barre, settled in and began the practice of his profession in Medina in the late seventies. With him came his son Frank, a slim, high-browed young man not yet out of his teens, who was a born naturalist and student of antiques. That mound or demolished fort in Shelby drew him like a powerful magnet, and many a night accompanied by George Kennan, the Siberian explorer and author, who then lived in Medina, the pair built brush and bark fires by the mound and industriously dug after long-buried bones and weapons and tools of the forgotten race. Frank investigated industriously, made frequent visits to the Tonawanda reservation, picked up an amazing knowledge of their legends and language, and in the end learned no more of the beginning or ending of the burial tribe than when he started. It is not altogether unlikely that in the experience just mentioned he received the impulses that later led to his visit to and adoption by the Zuni Indians and his long connection with the Smithsonian Institute.

J. B. SWEET.

Rochester, N. Y. June 5, 1909.

DEMOCRATIC CHRONICLE

L'intérêt local dans la question augmenta, cependant, quand le Dr Cushing, de la ville de Barre, s'établit et commença la pratique de sa profession à Medina vers la fin des années soixante-dix. Avec lui était venu son fils Frank, un jeune homme encore adolescent, mince avec une arcade sourcilière prononcée, qui était un naturaliste -né et étudiant d'antiquités. Ce tumulus ou ce fort démolí dans Shelby l'avait attiré comme un aimant puissant, et plus d'une nuit, en compagnie de George Kennan, l'explorateur de la Sibérie et auteur qui habitait alors à Medina, la paire a construit des feux de broussaille et d'écorce près du tumulus et a diligemment creusé à la recherche d'os, d'armes et d'outils depuis longtemps enterrés de la race oubliée. Frank enquêta diligemment, fit des visites fréquemment la réserve de Tonawanda, acquies une connaissance stupéfiante de leurs légendes et leur langue, et en fin de compte n'a rien appris de plus au sujet des débuts ou de la fin de la tribu enterrée que quand il avait commencé. C'est entièrement probable que, grâce à l'expérience ci-haut mentionnée, il a acquis les pulsions qui l'ont mené, plus tard, à sa visite chez et son adoption par les Indiens Zuni et à sa longue association avec la Smithsonian Institute.

J.B. SWEET Rochester, N.Y. Le 5 juin, 1909

**Thousands of Bodies Found.**

5/24/07  
The gruesome spectacle which confronted Mr. Sweeney of Orangeport, in unearthing the skeletons of a large number of Indians, while in the act of digging a peach tree from his farm, an account of which appeared in this paper last week, has attracted the attention of the government officials at Washington, and it is expected they will visit the place in a few days. Large numbers of visitors are daily flocking to the place. But as yet no one has given any valuable data as to the origin of the mass of human bones.

It can be readily seen upon examination of the position of the skeletons that they were all placed there after the flesh had been removed from the body. In what manner this came about is undermined by the vast number of curious people who have made a personal visit to the scene the horrible grave-like trench.

It was discovered that the bodies lie in tiers and are composed of infants and adults. Male and female are also buried in the heap. It appears very much as if many of them were tied together in bundle fashion and pitched in the large hole which was prepared for them.

While some theories have been advanced as to a pre-historic existence, others aver a historical knowledge of a race of Indians inhabiting these parts in the year 1639. Many contradictory statements are made and it is yet a mystery. Perhaps a great naturalist might possibly throw some light on the subject and probably solve the perplexing problem.

Adjoining one section of the pit is a semblance of charred bones and ash-

**Des milliers de dépouilles trouvées.**

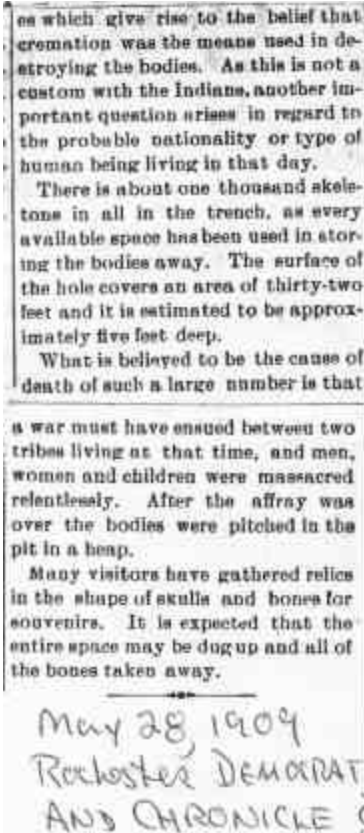
Le spectacle macabre qui confronta M. Sweeney de Orangeport, lorsqu'il déterra les squelettes d'un grand nombre d'Indiens, alors qu'il était en train de déraciner un des pêchers de sa ferme, dont un compte-rendu est apparu dans ce journal la semaine dernière, a attiré l'attention des fonctionnaires à Washington, et il est prévu qu'ils visiteront l'endroit dans quelques jours. Un grand nombre de visiteurs afflue quotidiennement à l'endroit. Mais personne, jusqu'ici, n'a fourni des faits valables quant à l'origine de la masse d'os humains.

Sur examen de la position des squelettes, il est facile de voir qu'ils avaient tous été placés là après que la chair avait été enlevée du corps. L'importance de la manière dans laquelle ceci serait survenu est amoindrie par le grand nombre de curieux qui ont fait une visite personnelle à la scène de l'horrible tranchée funèbre !

Il a été découvert que les corps sont couchés en rangées et composés de bébés et d'adultes. Hommes et femmes sont aussi enterrés dans le tas. Il apparaît évident que beaucoup d'entre eux avaient été liés ensemble dans des sortes de paquets et lancés dans le grand trou qui avait été préparé pour eux.

Bien que des théories aient été avancées quant à une existence préhistorique, d'autres affirment une connaissance historique d'une race d'Indiens qui habitait cette région en 1639. De nombreuses déclarations contradictoires sont faites et le mystère demeure toujours. Peut-être qu'un grand naturaliste pourrait possiblement jeter de la lumière sur le sujet et résoudre le problème déroutant.

Contigu à une section de la fosse est ce qui ressemble à des os carbonisés et des cendres,



ce qui engendre la croyance que l'incinération avait été la méthode utilisée pour détruire les corps. Comme ce n'est pas une coutume chez les Indiens, une autre question importante se pose en ce qui concerne la nationalité probable du type d'humain qui vivait (ici) à l'époque.

Il y a environ mille squelettes en tout dans la tranchée, comme tout l'espace disponible a été utilisé pour entreposer les corps. La surface du trou est d'une superficie de trente-deux pieds et il est estimé être d'à peu près cinq pieds de profondeur.

La conjecture quant à la cause de mort d'un si grand nombre, c'est qu'il doit être survenu une guerre entre deux tribus existant à l'époque, et qu'hommes, femmes et enfants ont été impitoyablement massacrés. Après l'échauffourée, les corps ont été jetés dans un tas dans la fosse. Beaucoup de visiteurs ont ramassé des crânes et des os comme reliques et comme souvenirs. Il est prévu que l'espace entier pourrait être déterré et tous les os enlevés. Rochester Democrat and Chronicle, le 28 mai, 1909.

Les coupures de presse avaient autre chose en commun. Les découvreurs avaient, presque invariablement, plaidé qu'un expert vienne examiner les objets et expliquer ce qu'ils étaient. Et presque invariablement aussi, aucun expert n'avait fait enquête et les objets avaient simplement été ignorés. Des articles de suivi parfois publiés montrent que certaines des découvertes avaient été ignorées pendant des années.

## Find Skull, Sword On Isle

Workmen on Grand Island unearth remains believed to be those of Indian, together with a sword; Historians asked to visit spot

6 SEPT. '34

NIAGARA FALLS, N. Y. Sept. 6 — A steamshovel excavating for the roadway between the south and north Grand Island bridges, unearthed a skull, a sword and a heap of bones yesterday afternoon. The discovery was made about 1,500 feet south of Burnt Ship Creek, which separates Grand Island from Buckhorn Island.

Herbert H. Murphy, 619 McKinley Parkway, superintendent of the construction company which is building the road, said he believes the skull to be that of an Indian.

In the belief that the bones and sword are of historical importance

local historians will be asked to visit the spot to investigate. Numerous engagements between Indians, British and Americans have taken place on Grand Island, but old settlers on the island have said that many graveyards of early white settlers have been overgrown by underbrush and forgotten.

Some favor, others oppose a new white dial for "Big Ben," famous clock of the British House of Commons, the present dial having been punctured in a number of places by shrapnel during air raids in the World War.

Niagara Falls Evening Review 6 Sept. '34  
(CONT.)

### Découverte de crâne, d'épée sur île

**Des ouvriers sur l'île Grand déterrent des dépouilles qu'on croit être celles d'un Indien, ainsi qu'une épée ; on demande aux historiens de venir voir**

NIAGARA FALLS, N.Y. le 6 septembre.

Un excavateur creusant pour la construction de la chaussée reliant les ponts du sud et du nord de l'île Grand a déterré un crâne, une épée, et un amas d'os hier après-midi. La découverte a été faite à peu près 1.500 pieds au sud du ruisseau Burnt Ship qui sépare l'île Grand et de l'île Buckhorn.

Herbert H. Murphy, du 619, McKinley Parkway, le directeur de la compagnie de construction qui construit la route, dit qu'il croit que le crâne est celui d'un Indien.

Dans la conviction que les os et l'épée sont d'importance historique, les historiens locaux seront priés de visiter l'endroit pour en faire l'examen. De nombreux engagements entre Indiens, Britanniques et Américains ont eu lieu sur l'île Grand, mais les vieux colons sur l'île ont dit que plusieurs cimetières de premiers colons blancs ont été envahis par le sous-bois et oublié.

Niagara Falls Evening Review (Ontario) le 6 septembre, 1934

La hache de Don Eckler aurait bien eu sa place dans cette collection sauf que sa découverte n'avait jamais été rapportée à quelque journal que ce soit. Ceci avait été une omission intentionnelle. En plus d'ignorer les objets gênants jusqu'à ce

qu'ils soient perdus ou oubliés, les experts ont à présent une autre façon de se débarrasser d'objets embêtants, Ils sont «rapatriés» par une réserve indienne locale parce que le dogme de ce qui est politiquement correct d'aujourd'hui insiste qu'ils *doivent* être d'origine autochtone. Et les Autochtones s'empressent à se débarrasser de tout objet d'origine pré-Colomb et européenne.

L'exemple le plus récent qui avait en fait causé une certaine clameur publique et médiatique en dépit du dogme de ce qui est politiquement correct, est le «quasi-rapatriement» du squelette caucasique complet de l'Homme de Kennewick vieux de 9500 ans. Une manœuvre légale de dernière minute a empêché que les os soient «décentement» enterrés selon les rites tribaux anciens dans un lieu secret connu seulement des aînés des Indiens de l'État de Washington. Les traits raciaux caucasiens embarrassants de l'Homme de Kennewick existent toujours pour rendre perplexe les anthropologues ou défier les mythes autochtones. Un compte-rendu très détaillé de l'épopée de l'Homme de Kennewick et ses implications peut être trouvé dans le livre *Bones* par Elaine Dewar.<sup>a</sup>



os de l'Homme de Kennewick



Reconstruction

### Homme de Kennewick

---

<sup>a</sup> Dans l'édition anglaise, Michael Bradley avait écrit que les os de l'Homme de Kennewick avaient été enterrés. C'était-là la dernière information qu'il avait eu avant de tomber sérieusement malade. Il n'a appris au sujet des machinations légales de dernière minute pour sauver les os qu'après la parution de l'édition anglaise. Une erreur semblable se trouve dans le livre *Bones* par Elaine Dewar.

En utilisant les coupures de presse de Bert, les histoires personnelles de Don, les notes soigneuses de Bob William, le livre *Legacy of Stone*<sup>13a</sup> de l'archéologue Ron Williamson, les travaux de l'archéologue Bill Fitzgerald aux sites indiens Neutres, et ma propre recherche bibliographique et mes découvertes personnelles, nous avons fait le tracé de tous les objets de la frontière du Niagara dont nous avons entendu parler sur les cartes.

J'avais créé deux catégories majeures d'objets : « autochtones » et « européens ». Remarquez, je n'avais pas toujours été d'accord avec les archéologues, y compris Ron Williamson et Bill Fitzgerald, en ce qui concerne la détermination de quels objets appartenaient dans quelle catégorie. Mais tous les objets étaient sans doute pré-coloniaux.

Il y avait aussi plusieurs sous-catégories, chacune représentée par un petit disque adhésif de couleur différente que nous avons acheté dans un magasin de fourniture de bureau Grand & Toy tout près. Les taches et les corridors de couleur résultants formaient un motif indéniable.

La grande majorité des objets « européens » rapportés était regroupée le long de la ligne du canal d'alimentation du canal de Welland dans la péninsule du Niagara canadienne et était disséminée le long de la rive sud du lac Ontario, de l'autre côté l'embouchure de la rivière Niagara, avant disparaître.

La grande majorité d'objets attribués à la catégorie « autochtone » était distribuée plus au hasard du côté américain autant que du côté canadien de la frontière du Niagara. Il y avait, cependant, une augmentation statistique notable dans le nombre d'objets autochtones au site du condominium de Kingsport et le long de la ligne de la rivière Niagara, surtout sur l'île Grand et sur les deux rives adjacentes au-dessus des chutes.

Eckler avait ramassé la loupe pour la n<sup>ième</sup> fois. Sans vouloir faire de calembours, ça l'aidait peut-être à concentrer ses pensées. Il était, après tout, un technicien de microscope. Mais cette fois il avait regardé à travers la loupe.

Tout le long de ligne du canal d'alimentation du canal de Welland, qui est droit comme une flèche, en plus des disques colorés représentant des objets européens, il y avait aussi des petits lac étranges. Joëlle avait été la première à les remarquer.

---

<sup>a</sup> Héritage de pierre : la vie ancienne sur la frontière du Niagara – non traduit en français.

Ils étaient comme des petits beignets d'environ deux cents à quatre cents mètres de diamètre, selon l'échelle. Ils étaient de petits cercles entourés d'eau chacun avec une île au milieu. Certains étaient des cercles complets. Certains s'étaient détériorés mais il est clair qu'ils avaient autrefois été presque circulaires avant les dommages causés par l'érosion. Sur la carte, ils apparaissent comme des petits fers à cheval.

« Des fermes protégées par des fossés », avait marmonné Eckler.

« Et ils correspondent aux choses européennes. » Wheeler.

« Et ils sont tous reliés au canal d'alimentation », avait contribué Joëlle. « Ou, au moins, ils l'étaient autrefois. Au canal ou à la rivière Beaver. »

« Nous l'appelons le ruisseau Beaver », dit Bert en souriant. « A-tu vu ces lacs en personne ? » Bert m'avait demandé.

« Pas encore. Joey les a remarqués sur la carte seulement le mois dernier lorsque nous étions chez Gérard à Mansonville. » J'avais alors marqué une pause, me rappelant. « Mais, tu sais, j'en ai vu un en 1995 quand j'avais fait un voyage rapide à Welland avec Zoë Nickerson simplement pour avoir une idée de l'endroit. Mais je ne savais pas ce que je regardais à l'époque », avais-je ajouté. Une autre pause. « Et je ne savais pas ce que je cherchais, non plus. »

« Les planchers de la maison de Gérard sont *chauffés* », avait remarqué Joëlle, mais son comment n'était adressé à personne en particulier. « Si civilisé », avait-elle ajouté, rêveuse. Puis elle avait haussé les épaules. « Évidemment, il est français », avait-elle conclu, comme si cela expliquait tout.

Et, en fait, les planchers chauffés de Gérard Leduc *avaient* pour ainsi dire, de toute façon, expliqué à peu près tout.

Six semaines auparavant, Gérard et moi étions retournés à sa maison après une longue journée de tournage dans la neige fondante intermittente et le vent mordant des Montagnes Vertes. Tôt en avant-midi, nous étions déjà transis, mais Joshua Alper, le réalisateur du documentaire pour la Chaîne de télévision A&E venu de Los Angeles, avait insisté à nous faire marcher en rond sans manteaux, vêtus de chemises de bûcheron à manches longues, comme si c'était le début de l'automne dans le nord de la Californie. Nous avons marché pendant à peu près dix heures de plus – alors que nous étions déjà transis mais commençons

heureusement à nous sentir engourdis – reprenant plusieurs fois la même scène dans ce qui nous semblait être des reprises interminables. « Ayez l'air confortable ! » Voilà l'ordre invariable que nous donnait Joshua. Joshua qui était protégé des éléments par un anorak dispendieux. Ouais ! Tu parle !

Finalement, le temps affreux avait commencé à déranger même Joshua. Et enfin, après la tombée de la nuit, qui venait tôt à cette saison, nous étions arrivés en frissonnant dans le salon. Nous avions trouvé Joëlle, revêtue d'un négligé, étendue sur le tapis à poils long recouvrant le plancher (chauffé) devant le foyer. Le feu qui y brûlait était agréable. Joëlle, un surligneur à plusieurs couleurs en suspens dans la main, leva les yeux de l'assortiment de cartes et de la confusion de fiches qu'elle examinait. Où que j'aie, j'amenais ordinairement ma collection de cartes et ma trousse de recherche portative toujours pratique. Joëlle, qui n'avait pas grand chose à faire tandis que Gérard et moi étions occupés au tournage dans la neige fondue et le vent, avait réussi à faire la chose la plus utile imaginable en termes de recherche se rapportant au Graal en Amérique du Nord.

Naturellement, Gérard et moi nous étions tous deux dirigés directement vers la cheminée et, en chemin, nous ne pouvions pas nous empêcher de voir ce que Joëlle avait fait et était en train de faire. En utilisant mes fiches cataloguant les objets trouvés dans la région du Niagara, elle avait tracé leurs emplacements sur mes cartes de la région avec des traits de surligneur. Le dossier sur les objets n'était pas aussi complet que l'était la collection de Bert Wheeler que nous avons utilisée à peu près six semaines plus tard et mes fiches ne faisaient référence qu'à des articles d'origine « européenne ». Et les cartes étaient seulement des cartes routières obtenues dans des stations-service. Mais quand même, le motif qui ressortait sautait aux yeux. Et tandis qu'elle faisait ce tracé minutieux avec son surligneur, Joëlle avait remarqué les petits lacs en forme de beignet et avait marqué leurs emplacements. Je ne les avais jamais remarqués auparavant.

Le commentaire d'Eckler m'avait ramené au présent. « Ces particularités seront couvertes de neige et peut-être de glace dans une semaine », avait dit Don en grognant. Il avait raison. La neige tourbillonnait déjà à l'extérieur des baies vitrées de l'hôtel.

« Peut-être bien. Mais nous savons où creuser au printemps. » Cette remarque venait de Wheeler, l'agent de la Commission des parcs du Niagara. Une partie de son travail était de tenir la

Commission au courant des excavations archéologiques non autorisées. J'avais froncé un sourcil. Il avait souri. Et haussé les épaules.

« Pourquoi diable est-ce que personne n'a fait ça avant ? » Eckler martelait la carte avec colère avec le bord de la loupe. Il indiquait les petits disques colorés. « Ceci seul prouve le cas. »

« Personne ne veut savoir. » Ceci de Joëlle. Et après tout, peut-être qu'elle le savait mieux que tous.

« Ça tu peux le dire ! » avait grommelé Don, cherchant des yeux la carafe de café.

« Quelque chose d'autre prouve le cas », avais-je dit. « Presque, en tous cas. » Avec un index, j'avais suivi le tracé de la ligne de petits lacs en forme de beignet. « Si cette échelle est précise, ces choses – les fossés – sont d'une largeur d'environ vingt-trois à quarante-six mètres seulement. Ça veut dire que les Européens n'avaient pas à se soucier d'arcs puissants dans les mains d'agresseurs potentiels. Et ça veut dire qu'eux-mêmes ne possédaient que des arcs ou des arbalètes, mais plus puissants. »

« Le Livre de Mormon mentionne tout particulièrement que les arcs des Néphites étaient en acier », Joëlle avait-elle interjeté.

« Ça c'est intéressant », avais-je dit. « Je ne savais pas ça. Mais ça veut dire que les Néphites utilisaient des arbalètes, pas des arcs anglais. Jamais personne n'a fabriqué un *arc anglais* en acier. Pas à ma connaissance, en tous cas. Ça veut aussi dire que leurs arbalètes étaient basées sur la technologie post-croisades, après que les Européens avaient appris l'existence de l'acier de Damas. C'était le seul acier connu de la période médiévale qui soit assez flexible pour l'utiliser dans la fabrication d'arbalètes. »

« Et ça indique possiblement que le deuxième corps de Templiers était impliqué ici », avait dit Eckler. Nous savions, Don Eckler et moi, que le deuxième rang des Chevaliers du Temple était entièrement composé d'experts de l'arbalète équipés d'armes en acier arquées qui avaient été adoptées, à la dure, des Sarrasins dans la terre Sainte. Cela situait l'horizon de dates pour la technologie indiquée à après environ 1200 apr. J.-C., mais avant environ 1600 apr. J.-C.

« Eh bien, je ne pense pas que nous parlions d'armes à feu ici. Rien n'est prévu dans ce modèle pour des champs de tir à longue portée », avais-je continué.

« Ça semble être un point valable », dit Bert.

« Peut-être », Eckler avait-il concédé avec un grognement douteux avant de se verser une tasse de café. « Mais basé sur un assez grand nombre de suppositions. »

« Je pense que cette distribution générale de fermes entourées de fossés indique aussi quelque chose d'autre », avais-je continué. « Ces fermes, si c'est vraiment ce qu'elles sont, sont entourées de fossés mais elles sont aussi isolées. Il n'y a pas une seule concentration d'objets européens qui indiquerait une forteresse ou une stratégie de défense vraiment centralisée. » J'avais indiqué du doigt plusieurs lacs en forme de beignet, éloignés l'une de l'autre d'une grande distance.

« C'est juste », de dire Bert Wheeler alors qu'il examinait attentivement la carte.

Don Eckler s'était aussi penché sur la carte. « Très bien », avait-il dit. « Je suis d'accord. »

« Ces gens avaient confiance en leur supériorité technologique par rapport à leurs voisins autochtones immédiats », avais-je continué, « même si ce n'était que la supériorité relative de l'armure européenne, des arcs, des arbalètes et des épées et non la supériorité absolue qu'auraient procuré des armes à feu fiables. Je pense, à coup sûr, que nous parlons d'Européens de la fin de la période médiévale ici. Avant le début du seizième siècle. »

« Peut-être que les Européens étaient aussi plus grands, en moyenne, que les Indiens », avait ajouté Bert. « Il existe de nombreuses légendes et des mythes iroquois parlant de 'géants de pierre' qui étaient autrefois venus dans leurs terres. »

« Des géants de pierre, Bert ? » Eckler était intéressé. « Je n'en ai jamais entendu parler. »

« Une vieille légende iroquoise, Don... Peut-être pas si vieille », avait répondu Wheeler, méditant de nouveau sur le sujet. « Eh bien, de toute façon, les flèches des Indiens étaient inefficaces contre eux. » Bert avait haussé les épaules. « Les Indiens avaient donc conclu que ces géants devaient être faits de pierre. Un assez grand nombre de gravures iroquoises sur roc montrent ces 'géants de pierre' et les flèches qui rebondissent. »

« Quel est l'âge de ces gravures sur roc ? Est-ce que quelqu'un sait ? » demanda Don.

« Pendant les années 30 », avait continué Bert, « Le Dr Albert H. Hooker s'était intéressé à ces légendes parce que Hooker pensait que ces histoires étaient au sujet d'Européens de la période

médiévale. Hooker était un chimiste, pas un historien. Mais il était un historien amateur respecté et avait fait des lectures à Buffalo en 1934 et 1935. Hooker avait fondé la compagnie qui avait été impliquée ultérieurement dans le scandale de pollution du canal Love. En tout cas, il pensait que les ‘géants de pierre’ étaient des Scandinaves de la République islandaise. »

« En matière de temps, c’est dans la fourchette de l’époque de Sinclair, du XII<sup>e</sup> siècle jusqu’environ 1390 », dis-je. « Sinclair était aussi un Scandinave, au moins officiellement. Il était un Jarl de Norvège. Et il est venu avec environ cinq cent chevaliers ex-Templiers ou leurs descendants. Aucune différence entre les gens de Sinclair et les Scandinaves entre guillemets, compte tenu de la terminologie de l’époque. Six de l’un et une demi-douzaine de l’autre. »

« Hooker pensait que les ‘géants de pierre’ étaient venus vers 1350 et que certains de leurs descendants étaient vivants quand Cartier est venu en 1534 et en 1535. »

« Bingo », s’était écrié Don Eckler en cognant la carte.

« Hooker pensait aussi que ces Européens s’étaient mariés avec les Iroquois et que les idées politiques de la République islandaise avaient été transplantées dans la Confédération iroquoise », avait continué Wheeler. « Comme tu l’a écrit dans *Graal Knights*. » J’avais donné des copies toutes neuves venues tout droit de l’imprimeur à Don et à Bert le jour précédent.

« Il l’a dit avant moi. J’aurais aimé avoir su. »

« Les ‘Lamanites’ de Joseph Smith auraient été les Iroquois », de dire Joëlle.

Don avait ri et souri dans la direction de Joëlle. « Sais-tu ce que le mot ‘Leman’ veut dire, chérie ? »

Je savais ce que ça voulait dire. Mais après avoir sérieusement passé en revue son vocabulaire, qui n’incluait probablement pas beaucoup mots écossais et anglais archaïques, Joëlle avait finalement secoué la tête. Elle souriait joliment, mais ses yeux avaient cette couleur bleu-verte enfumée et dangereuse. C’était l’usage inoffensif et inconscient de l’américanisme ‘chérie’ – dans le sens de jeune femme – qui l’avait vexée.

« C’est un vieux mot anglais et écossais pour un amant. Un compagnon, mais pas un mari ou une femme dans le sens approuvé de l’Eglise », dit Don Eckler.

Les yeux de Joëlle s'étaient arrondis. « C'est peut-être de là que Smith a tiré son mot 'Lamanites'. » Souriant, il avait hoché la tête.

Joëlle avait marqué une pause. « Et Don, *mon bon bougre*, sais-tu que le nom de votre rivière Genesee est une corruption évidente du mot français *genèse* de la Genèse biblique ? Je me demande comment les Iroquois locaux ont appris ce mot ? »

« Oh ! je ne savais pas ça. C'est s'intéressant... *Joëlle*. » J'avais remarqué qu'il n'avait pas demandé ce que *mon bon bougre* voulait dire, mais je n'avais aucun doute qu'il avait pigé le sens. Don et Joëlle s'entendaient très bien après ça.

Après encore quelques heures de discussion et de remaniement de toutes les données qui nous confrontaient, nous avons décidé d'en rester là pour le moment. Nous avons convenu de nous rencontrer pour le petit déjeuner et de préparer un plan de recherche partagée et une stratégie pour le travail concret sur le terrain. Mon expérience en «dynamique de petit groupe», qu'il s'agisse d'une réunion de publicistes ou d'historiens non-conformistes, c'est que les gens se sentent plus confortables quand ils ont une proposition par écrit. Ils ont au moins quelque chose qu'ils puissent tenir dans leurs mains, quelque chose qui peut être modifié et changé parce qu'une structure existe déjà.

Tandis que Joëlle était allée se coucher, j'avais passé la plus grande partie de la nuit à rédiger à l'ordinateur une proposition de stratégie autant pour la recherche que pour les excavations sur le terrain. De temps en temps, pour détendre les muscles mon dos et en pensant à la meilleure façon d'exprimer quelque chose, j'étais allé à la fenêtre pour regarder la neige tomber. Les résidents de la ville de Niagara Falls auraient un Noël blanc, mais la région de la frontière du Niagara recevait normalement beaucoup plus de neige que Toronto.



Presque cinq ans plus tard, je m'étais éloigné du bord abrupt de l'escarpement du Niagara pour rejoindre mon groupe, un jour chaud d'août en 2003.

Depuis 1998 nous avons trouvé beaucoup de choses le long de la ligne du canal d'alimentation du canal de Welland et parmi ces lacs en forme de beignet. Peut-être trois douzaines de pointes de flèches. Une plaque en cuivre avec des inscriptions en caractères hébreux, latins et grecs (voilà qui fait penser à Joseph Smith !)

Bert Wheeler avait trouvé une partie d'une lame d'épée qui *n'était pas* de la Guerre de 1812 mais beaucoup ancienne. J'avais rapidement appris que la Guerre de 1812 était l'explication privilégiée des experts pour presque tous les objets européens inexplicables ou étranges qui étaient trouvés un peu partout sur la péninsule du Niagara.

Ron Williamson, un archéologue professionnel, avait découvert *sept mille* pointes de flèches au site du condominium de Kingsport. Il les avait prudemment attribuées à une «industrie archaïque de silex ». Personne ne pourrait contester cela. Peu importe pourquoi elles avaient été tirées en si grands nombres autrefois à cet endroit particulier, ces pointes de flèches *avaient* jadis été fabriquées par une «industrie archaïque de silex ». Et l'usage fait par Williamson du mot *archaïque* faisait-il référence à la Période archaïque (bouclérienne) reconnue de la région des Grands Lacs, ou voulait-il simplement dire « ancien ». Ron m'avait dit que certaines des pointes flèches étaient de style « Sylvicole Terminal » (pas Archaïque bouclérien), mais ceci aurait pu susciter trop de questions auxquelles il serait trop embarrassant de répondre.

Bert Wheeler s'était dressé de son trou, regardant autour de lui comme une marmotte fatiguée. Il s'était étiré pour relâcher les muscles de son dos et s'était ensuite penché pour récupérer sa truelle, ses brosses, une collection de sacs Ziploc contenant la prise archéologique du jour – je pouvais voir que tous les articles étaient petits – et finalement la boîte de sacs à sandwich Glad avec fermetures à glissière aussi. Bert avait ramassé la chemise qu'il avait enlevée et qui gisait sur le sol dans un tas mou. « Arrêtons-nous, Joey », avait-il appelé comme il passait la parcelle qui avait été assignée à Joëlle.

Joëlle avait émergé de sa fouille comme une finaliste dans un concours de T-shirt mouillé. Sa peau était lustrée par la transpiration. Mais elle était une concurrente qui aurait été exclue. Car, comme Bert, elle avait aussi ôté sa chemise et l'avait nouée par les manches autour de sa taille. Bert s'était depuis longtemps acclimaté à Joëlle. Il ne s'était pas donné la peine de sourire ou même de regarder tellement il était fatigué. Mais il avait attendu patiemment tandis qu'elle rassemblait son attirail et lui avait alors offert une main pour l'aider à se frétiller hors du fossé peu profond.

Je pouvais voir que sa prise du jour avait été du menu fretin archéologique aussi. Mais un des Ziploc de Joëlle, celui méticuleusement étiqueté «8-17-03, J2 » contenait une section de cinq anneaux grossiers reliés en fer ou en acier – ils étaient très rouillés – qui semblait avoir été de la cotte de mailles.

« Hé ! ça c'est intéressant », dit Bert avec au moins une étincelle d'animation alors que des gouttes de transpiration ruisselaient de son menton. «Tu permets que je donne un coup d'œil ? » demanda-t-il en tendant la main pour prendre le sac à sandwich que Joëlle tenait alors en suspend entre un pouce et un index délicats et sales. Il l'avait pris avec tout autant de soin et avait regardé à travers le plastique. « Un morceau de quelque chose de plus grand. Mais les anneaux me paraissent trop délicats pour de l'armure. » Il me passa le sac.

J'avais à mon tour regardé à travers le plastique légèrement brumeux. « Ça dépend. Les anneaux de la première cotte de mailles étaient assez grands et lourds. Comme la cotte de mailles des croisés. Chose inconmode. Mais plus tard l'exécution est devenue beaucoup de plus fine, presque décorative. Beaucoup plus souple et moins inconfortable à porter. J'ai vu du travail comme ceci avant, mais seulement de la fin du siècle quatorzième et du quinzième siècle. »

« Nous pourrions l'envoyer au Musée royal de l'Ontario », avait suggéré Joëlle, essuyant les gouttes de transpiration de son front. Des filets de transpiration, suivant les courbes naturelles, dégouлинаient le long du milieu de sa poitrine.

« Pour qu'il soit disparu ? » Nous avions tout ramassé la terminologie utilisée pour décrire les violations des droits de l'homme au Guatemala, à Panama, au Rwanda, au Chili, en Argentine et dans beaucoup trop d'autres endroits.<sup>14</sup> Bert me jeta un coup d'œil.

« Peut-être qu'Oxford ou Cambridge seraient plus sûrs », avais-je dit.

« Ou la Sorbonne », Joëlle, à jamais française et toujours loyale, avait parlé tout haut.

« Ou la Sorbonne. » avais-je convenu. N'importe où sauf à une université nord-américaine, et certainement pas à une université canadienne. « Mais peut-être que nous pouvons faire quelque chose pour éviter le gaspillage de temps à Oxford, à Cambridge... ou à la Sorbonne... » J'avais souri à Joëlle.

« Quoi ? » Ceci de Bert.

« Bien, nous pouvons faire un examen minutieux de ces anneaux sous un microscope, surtout l'intérieur des tiges ou fils. Si l'intérieur est en fer et s'il n'y a qu'une mince couche d'acier austénitique à la surface, ça datera à peu près ce truc. »

J'avais levé les yeux de mon examen des anneaux reliés pour trouver Joëlle et Bert me questionnant du regard. « L'acier véritable, l'acier de part en part, n'a été fabriqué qu'après 1500 apr. J.-C. et seulement en Europe – en quantité, c'est-à-dire. Avant ça, il n'était possible de former qu'une mince couche d'acier par-dessus un centre en fer.<sup>15</sup> Cette couche était ce qui s'appelle de l'acier austénitique, et il a une structure moléculaire différente du fer. Il aussi une couleur différente, un genre de gris-argenté. Il y a d'habitude une ligne de démarcation distincte entre la couche d'acier et le centre en fer noir. »

« Comment formaient-ils cette couche d'acier ? »

« Tu ne veux pas savoir, Joey. »

« Oui, je veux savoir. »

« Le forgeron prenait une lame de fer chauffée à blanc et la plongeait dans quelque chose qui était riche en carbone. Quelque chose qui avait beaucoup de tissu adipeux parce que le gras est surtout composé de carbone et d'eau – les hydrates de carbone, et tout ça. Cette combinaison de fer chauffé et de tissu riche en carbone ajoutait des molécules de carbone aux molécules de fer. Les différences ioniques entre les deux éléments causaient un réarrangement des deux ensembles de molécules en une structure géométrique dense et rigide. De l'acier austénitique. Mais ce ne pouvait être qu'une couche superficielle d'acier peut-être d'un millimètre ou deux en épaisseur parce que le fer refroidissait relativement rapidement à une température où la formation de liens moléculaires ne pouvait pas avoir lieu. Personne ne connaissait la chimie à cette époque, bien sûr, mais ils savaient que la technique fonctionnait. »

« De quelle époque parlons-nous ? » demanda Wheeler.

« Je pense que la première instance connue de fabrication d'une couche d'acier par cette méthode, en plongeant du fer chauffé dans de la chair vivante, date d'environ 1500 av. J.-C., et avait été produite par les cultures Harappa et Mohenjo-Daro de l'Indus. Ils avaient réussi à former une couche d'acier austénitique qui était d'environ deux millimètres en épaisseur et étonnamment

homogène sur une assez grande surface de leurs socs de charrue en fer. Ils avaient probablement employé quelque chose d'assez grand, comme un zébu Brahman ou un Kouprey.<sup>a</sup> »

« Quand est-ce que cette méthode de fabrication d'acier est arrivée en Europe ? » Joëlle marqua une pause. « Et pourquoi as-tu dit que je ne voudrais pas savoir ? »

« J'imagine cette technologie est passée assez rapidement de l'Inde en Europe, d'un forgeron à l'autre, mais je ne connais vraiment pas les dates. Les Assyriens sont censés avoir eu beaucoup de fer à partir de 600 av. J.-C. Ils auraient donc probablement pu produire cette mince couche d'acier aussi. »

J'avais hésité, puis poursuivi. « J'ai dit que tu ne voudrais pas savoir parce qu'ils utilisaient des esclaves lorsque c'était possible. En général, les animaux n'ont pas autant de tissu adipeux que les humains, mais parfois les forgerons et leurs clients guerriers devaient se contenter d'une vache ou un cochon qu'ils avaient besoin de manger de toute façon. »

« Doux Jésus ! » s'était exclamé Bert.

« Mais pensez aux problèmes associés à la transformation d'une longue lame de fer en acier », avais-je dit. « Les lames d'épée étaient le produit majeur exigeant absolument de l'acier. Utilisez votre imagination. »

« L'embrochage », dit Joëlle.

« Exactement. Et le meilleur candidat pour le processus de production de l'acier était toujours une femme grassouillette ou enceinte. Davantage de tissu adipeux. Et, peut-être, avec de la chance il y aurait beaucoup de liquide riche en carbone, du liquide amniotique, dans son utérus. Il y avait, bien sûr, l'accès... euh... rapide de la forge dans le sens de la longueur vers l'intérieur du corps sans aucuns os dans le chemin, assurant que la lame resterait plus chaude plus longtemps et que la couche d'acier résultante serait plus épaisse. »

Nous étions tout silencieux pendant quelques temps. « Une personne ne mourrait-elle pas instantanément de ce genre de choc ? » avait demandé Bert.

« C'est à espérer, mais pas nécessairement. J'imagine que quelques esclaves avaient continué à vivre pendant des heures,

---

<sup>a</sup> Un boeuf gris cambodgien.

entendant leur chair cuire et grésiller autour des lames à l'intérieur de leur corps. »

Joëlle avait l'air un peu malade et avait commencé, d'un air distrait, à dénouer sa chemise d'autour de sa taille. Elle avait passé ses bras dans les manches humides et avait enveloppé la chemise autour de sa poitrine avant de dire quoi que ce soit. Nous avions tous commencé à marcher vers nos voitures qui étaient garées dans l'allée privée du fermier. « Une horrible façon de mourir », commenta Joëlle. « Transpercée entre les jambes et cuite à l'intérieur sur une broche chaude. »

« C'est probablement pourquoi les épées médiévales avaient des noms si dramatiques », dis-je. « L'épée d'Ogier le danois était supposément appelée *Ormstunga*, 'langue de dragon'. Une morsure de dragon était considérée atrocement douloureuse et toujours fatale. L'épée d'un autre type – j'oublie lequel – s'appelait *Skraelingar*, 'le criard'. Il était estimé que les cris perçants arrachés des esclaves infortunés pendant la naissance de la lame étaient une indication de sa prouesse potentielle au combat. »

« Je vois », dit Joëlle très calmement, possiblement imbuée à présent d'un engagement nouveau ou renouvelé au féminisme, dont je ne voulais pas contempler les répercussions domestiques possibles si tard dans la journée. « Mais comment la cotte de mailles en acier aurait-elle été fabriquée ? » demanda-t-elle demandée, indiquant le sac Ziploc que je portais toujours.

« J'ai lu », dis-je, « que les anneaux en fer inter-reliés étaient forgés d'abord. Probablement en petits segments. La cotte de mailles en fer était ensuite enroulée une seule fois autour d'une barre en fer, chauffée à blanc le plus chaud possible, puis enfoncée dans une cavité corporelle. Comme ça, la simple couche de cotte de mailles en fer aurait une chance de se transformer en acier. Il faudrait répéter ce processus un très grand nombre de fois afin d'obtenir assez de cotte de mailles en acier austénitique pour une armure complète, bien sûr. »

« Y avait-il assez d'esclaves pour ça ? »

« Doux Jésus ! » de s'exclamer Bert.

« Dans certaines cultures il y avait probablement assez d'esclaves. Mais je penserais qu'en Europe médiévale, surtout dans le nord de l'Europe, des animaux auraient été surtout utilisés pour ce procédé, surtout après l'introduction du christianisme. Sauf peut-être pour les lames d'épée, bien sûr. »

Essayant de terminer l'exposé sur une note plus positive, j'avais dit : « Je penserais que dans le nord de l'Europe, la cavité corporelle était ouverte dans le cours normal de l'abattage de la carcasse de l'animal à des fins de cuisson à la broche. La viande était simplement cuite des deux côtés, c'est tout. De l'intérieur aussi bien que de l'extérieur. Donc, si ces maillons semblent être en acier austénitique » – j'avais levé le sac Ziploc une fois de plus – « alors, la date doit être après 1000 apr. J.-C. et avant 1500 apr. J.-C. Le christianisme avait été introduit presque partout dans le nord de l'Europe avant 1000 apr. J.-C. L'acier d'assez bonne qualité était disponible après 1500 apr. J.-C. »

Nous avions bientôt atteint nos voitures et dans l'espace de quelques minutes nous étions nous-mêmes sur l'autoroute Queen Elizabeth. Bert Wheeler allait en direction de Niagara Falls, un trajet assez court. Nous allions dans l'autre sens, vers Toronto à environ quatre-vingt-dix kilomètres de route. À l'échangeur de la QEW, nous nous étions, nous aussi, transmutés en enzymes. Peut-être que nos recherches, s'il en résultait un livre, joueraient un petit rôle en contribuant au bien-être commercial continue du Fer à cheval doré.

Néanmoins, comme nous commençons le trajet de retour vers à Toronto à la tombée du jour j'étais de plus en plus pénétré par un sentiment de désappointement et même de frustration. Certainement, les cinq dernières années depuis 1998 avaient produit régulièrement la nourriture de subsistance de l'archéologie véritable, les petites découvertes non dramatiques qui avaient permis de reconstruite avec une précision assez sûre le mode de vie d'un peuple disparu.

Mais qui donc m'aurait accusé d'être un vrai archéologue ? Par tempérament, j'étais un romantique. Un chasseur de reliques, un braqueur de tombes et un déterreur de cadavres. Mon esprit a plus en commun avec Heinrich Schliemann qu'avec Carl Ble gan.

Qu'y avait-il de si mauvais à ce que Schliemann renomme sa jeune épouse grecque « Hélène », la revêtisse d'un amas de bijoux découverts dans les ruines de Troie III et la photographie ainsi revêtue avec les babioles magnifiques « d'Hélène » ?

D'ailleurs, j'aimerais avoir découvert ce masque mortuaire en or à Mycènes et avoir télégraphié à la Société Royale le message dramatique de Schliemann : « J'ai contemplé le visage d'Agamemnon. »

Sur l'escarpement du Niagara j'avais espéré faire une découverte peu probable et dramatique qui aurait symbolisé, par un objet inoubliable, évocateur et envoûtant, les derniers réfugiés du Graal. Tout comme Heinrich Schliemann avait (probablement en erreur) dramatisé l'ancienne civilisation mycénienne de cette même façon avec les faux bijoux d'Hélène et un masque mortuaire venant de Mycènes qui avait probablement immortalisé quelque dirigeant mycénien, mais pas Agamemnon.

Je commençais à apprécier la sagesse de l'historien canadien, Farley Mowat, quand il s'était plaint que « les faits semblent toujours entraver la vérité. » N'était-il pas vrai que le Graal était beaucoup plus central à la civilisation occidentale qu'une bande de suzerains mycéniens ou achéens ? Et n'était-il pas aussi vrai que le Saint-Graal avait été l'inspiration pour la plus ancienne littérature de la civilisation occidentale, beaucoup plus ancienne que *L'Iliade* et *L'odyssée* ?<sup>16</sup>

Pourquoi n'aurions nous pas pu, Bert Wheeler, Joëlle Lauriol ou moi, monter de nos parcelles respectives de fouilles avec une épée entière de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, à peine rouillée du tout, et qui aurait pu être tenue en l'air en triomphe contre le coucher de soleil flamboyant d'un jour d'août mourant ?



Naturellement, j'avais toujours imaginé Joëlle dans ce rôle.<sup>17</sup> L'incarnation de la Liberté française n'était-elle pas toujours une femme avec au moins un sein à découvert et maniant une épée ? Même Britannia, la version britannique de la Liberté, vante au moins un peu de décolleté. Seule la Columbia américaine avait

toujours été représentée entièrement couverte avec la décence – ou la prudence – américaine typique.

Maintenant, Joëlle, par exemple, tenant une épée parfaite à la manière d'un crucifix avec, à l'arrière plan, un coucher de soleil avec teintes de sang, aurait symbolisé le dernier combat des Chevaliers du Graal dans une vignette poignante et héroïque digne de la couverture d'un livre. Elle aurait aussi pu fournir des indices subliminaux de la Liberté. Cela aurait fait une bonne couverture de livre, surtout pour un livre traitant du chapitre final dans l'épisode le plus évocateur et romantique de l'histoire occidentale.

Il a été appelé la plus merveilleuse histoire déjà racontée.

---

### Notes du Chapitre 1

- <sup>1</sup> J'ai légèrement déguisé l'emplacement réel pour des raisons qui deviendront évidentes.
- <sup>2</sup> Ma biographie paraît depuis 1993 dans l'encyclopédie biographique *Canadian Who's Who* [Qui est qui au Canada] publiée par l'université de Toronto sous mon nom original « de Sackville, Michael ».
- <sup>3</sup> Le 9 mars, 2004, les professeurs Alan Wilson de l'université de Cardiff, et Baram Blackett de l'université de Newcastle, avaient annoncé que des expéditions galloises pourraient avoir traversé l'Atlantique même avant l'expédition généralement acceptée du prince Madoc, fils d'Owen Gynedd (roi du Nord du pays de Galles), circa 1170 apr. J.-C. Selon Wilson et Blackett, il y a des preuves qu'un autre « Madoc », le prince Madoc Morfan du Sud du pays de Galles, avait fait un voyage transatlantique en 562 apr. J.-C. « Des forts de colline de style gallois ancien, établis selon le même modèle que ceux en Grande-Bretagne, se trouvent partout dans la vallée fluviale de l'Ohio », dit Wilson. La plupart des lecteurs de ce livre sauront que de telles communications ne sont rien de nouveau. En effet, depuis les années 50, les preuves témoignant de toutes sortes de voyages transatlantiques avant Colomb sont devenues accablantes (et plutôt ennuyeuses).
- <sup>4</sup> Illustré à la page 284 de *Grail Knights of North America*.
- <sup>5</sup> Illustré aux pages 296 et 297 de *Grail Knights of North America*.
- <sup>6</sup> Voir *Grail Knights of North America*. La « gargouille » du Québec est illustrée à la page 300. La tête taillée de Pennsylvanie est illustrée à la page 389.
- <sup>7</sup> Une représentation d'un « Baphomet » gravée sur un rocher de la Pennsylvanie est illustrée à la page 388 de *Grail Knights of North America*.

- 
- <sup>8</sup> Produit par Greystone Productions de Los Angeles pour la Chaîne de télévision Arts & Entertainment.
- <sup>9</sup> *The Holy Blood and the Holy Grail*, page 236.
- <sup>10</sup> J'ai suggéré ceci pour la première fois aux pages 338-358 de *Grail Knights of North America*.
- <sup>11</sup> Certains lecteurs sont peut-être intéressés à savoir que cette même famille mormone était intimement impliquée dans les attaques terroristes supposées de « 9/11 ». De plus, il peut aussi être intéressant de savoir que le sénateur de l'Utah, Orrin Hatch, lors d'une entrevue télévisée avec Dan Rather, avait été le premier à dire, à ma connaissance (et j'avais passé la journée cloué devant la télévision), qu'il avait la « preuve » qu'Osama bin Laden avait été responsable des attaques. Cette « preuve » n'avait jamais été rediscutée ou examinée, mais dans l'espace de quelques jours il était de « notoriété publique » que le groupe « Al Qaeda » de bin Laden avait organisé les attaques de 9/11. Les Jeux olympiques d'hiver ont eu lieu à Salt Lake City en février 2002. Combien les déplacements reliés aux Jeux auraient-ils aidé la planification des terroristes en automne de 2001 ?
- <sup>12</sup> Illustré (photo) à la page 350 de *Grail Knights of North America*.
- <sup>13</sup> *Legacy of Stone*, Eastendbooks, 1998
- <sup>14</sup> Cet usage semble venir de l'espagnol *desaparecidos* voulant dire « les disparus » qui a été appliqué à ceux qui, victimes de massacre ou d'emprisonnement, avaient disparu pendant la guerre civile au Guatemala 1962-1996.
- <sup>15</sup> Fisher, Douglas Alan, *Steel, from the Iron Age to the Space Age*, Harper, 1967.
- <sup>16</sup> Dans son livre *L'épervier divin* (« le faucon divin »), l'égyptologue suisse Marthe Chambrun-Ruspoli soutient d'une façon convaincante (à mon avis) que les célèbres « Livres des morts » égyptiens traitent de la dite « religion osirienne » d'Osiris, d'Isis et de leur fils Horus. Cette première « sainte famille » devint la base de la légende du Saint-Graal ainsi que le modèle pour Joseph, Marie et Jésus du Nouveau Testament venu beaucoup plus tard. Puisque les « Livres des morts » égyptiens datent au moins de 3600 av. J.-C. et que la guerre de Troie a traditionnellement eu lieu vers 1225 av. J.-C. mais qu'Homère est censé avoir vécu vers 800 av. J.-C., cette tradition du Saint-Graal se classe donc réellement comme littérature occidentale la plus ancienne. Elle est environ 2 800 ans plus vieille que *l'odyssée* et *l'Iliade*.
- <sup>17</sup> Pendant des années, environ dix à quinze ans, j'ai graduellement développé, par observation, l'idée que les seins des femmes sont une sorte « d'organes sensoriels sociaux ».
- Comme la plupart de mes lecteurs le savent, j'ai une formation zoologique et anthropologique respectable (sous la direction du Dr

Carlton Coon, entre autres). Il serait assez logique qu'autour d'un feu tribal les seins des femmes soient capables de « capter » et transmettre les « vibrations sociales » du groupe, particulièrement celles des mâles probablement agressifs (et des femelles) dans le groupe. J'ai même mené une recherche « semi-scientifique » basée sur cette idée en utilisant le système de cartes de l'université Duke.

Une femme aux seins nus voyant une carte et « transmettant l'image » à une autre femme aux seins nus qui « reçoit » le symbole mentalement, résulte en un pointage plus élevé que la chance. Et j'ai essayé toutes les combinaisons d'expéditeur aux seins nus, de récepteur aux seins nus, de symboles divers et de messages plus complexes. La taille du sein ne semble pas avoir tellement d'importance (bien que de plus grands seins semblent pouvoir « capter » un peu mieux), mais ce qui importe *vraiment* semble être le mamelon. Les grands mamelons avec un trayon défini donnent de meilleurs résultats que les mamelons de type « petite fille ». Les rousses (avec des mamelons plus rouges) semblent avoir plus de succès que les femmes ayant d'autres teints de peau.

Je pense que ceci pourrait être la source de « l'intuition féminine » et peut-être aussi l'origine de certaines connaissances traditionnelles de Wiccan.

*Ceci m'a aidé à trouver des objets* parce que certaines de mes amies pouvaient marcher sur un terrain et me dire où elles sentaient des « vibrations émotives » – un combat ou beaucoup de tristesse ou de misère. Et là où une tragédie humaine se produit, il est probable que des objets seront trouvés.

Il n'est pas nécessaire que la femme soit complètement torse nue, mais les seins ne peuvent être couverts que par un matériel non-synthétique mince. Mais des « vibrations » plus précises peuvent être captées avec les seins nus.

En 1995, avant avoir rencontré Joëlle en 1997, j'étais allé à l'escarpement avec une grande rousse (elle était plus grande que moi), aux seins assez amples appelée Zoë N. (de la Nouvelle-Écosse), l'épouse d'un bon ami à moi, Bob Hall, un artiste pour des effets spéciaux dans l'industrie du film. Bob travaillait nuit et jour sur un plateau de tournage depuis six semaines et Zoë l'avait à peine vu et s'ennuyait à mourir. Je l'avais donc invitée à faire un voyage de jour sur l'escarpement afin de lui donner quelque chose à faire. Cette région m'avait toujours intriguée parce qu'elle semblait avoir été « habitée » par des Européens pendant longtemps.

C'est au canal d'alimentation du canal de Welland que Zoë avait capté des vibrations de tristesse si fortes qu'elle avait commencé à pleurer. Je lui avais alors dit ce que je soupçonnais au sujet de la région (*Épées à la tombée du jour : le dernier combat des Chevaliers du Graal en*

*Amérique du Nord*). Et je lui avais également dit ce que je soupçonnais au sujet des seins et pourquoi, peut-être, elle s'était mise à pleurer. Étant une femme bohémienne sans complexe, Zoë avait enlevé son soutien gorge et soulevé son t-shirt de sorte que ses mamelons soient exposés, et avait parcouru les bords de la partie du canal où nous nous trouvions. Elle avait situé une « tombe » et j'avais creusé. Je n'ai pas trouvé une inhumation, mais j'ai trouvé une demi-douzaine pointes de flèche autour d'une lame rouillée d'une « hache d'armes » de fer. Plusieurs de ces lames ressemblant à des « haches d'armes » ont été trouvées dans la région de l'escarpement, la dernière il y a environ 15 ans dans le ruisseau Stoney. Il est possible de lire à propos de ces découvertes une fois de temps en temps.

Depuis l'expérience avec Zoë, j'ai toujours amené une femme avec moi aux régions de l'escarpement, et de préférence une femme légèrement « exhibitionniste » (c'est un terme masculin).

Je pense que les femmes étaient et sont faites pour aller à torse nu parce qu'elles captent des informations précieuses de cette façon, et que les « habiller déceimment » selon les préceptes des religions basées sur le judaïsme est une tentative intentionnelle d'amoindrir leur apport sensoriel, leur droit d'aïnesse.

Maintenant, il n'y jamais eu de problème à faire des recherches sur l'escarpement avec Joëlle (en été) à cause de ses inclinations d'aller à torse nu. Et je pense que c'est une des raisons pour laquelle nous avons trouvé tant d'objets. Je savais où aller, généralement, par la « configuration du terrain » et l'histoire que j'avais établie, et Joëlle pouvait alors indiquer où creuser. Maintenant, pour autant que je sache, elle peut avoir été correcte 100 % du temps mais nous avons trouvé des objets anormaux environ 30 %-50 % du temps. C'est mieux, bien mieux, que les fouilles archéologiques régulières. C'est pourquoi je voulais également inclure une photo de Joëlle à torse nu au chapitre 1 d'*Épées à la tombée du jour : le dernier combat des Chevaliers du Graal en Amérique du Nord*. Sans compter la « titillation » (calembour entendu) ses inclinations ont contribué matériellement à notre succès !

**Je pense qu'un livre traitant de la découverte d'anciens objets, agrémenté de photos de chercheuses à torse nu de bon goût et d'un commentaire sur le Wiccan, serait probablement un livre à succès. À part cela, d'autres preuves très précieuses de la présence d'Européens pré-coloniaux sur l'escarpement pourraient être trouvées.**

Maintenant, le site « Cooley » à Ancaster, Ontario (près de Hamilton) était un petit cimetière colonial très ancien connu où les archéologues comptaient trouver 6-12 inhumations. Au contraire, plus d'une centaine ont été découvertes. Les archéologues se taisent, mais il est possible que certains des corps « excédentaires » aient été des

Européens pré-coloniaux. Les premiers colons de la période coloniale pourraient avoir fait la découverte accidentelle de ce cimetière et l'avoir utilisé eux-mêmes.

Il y a environ 20-30 ans, il me semble, Elaine Morgan a écrit un livre intitulé *The Descent of Woman* [L'origine de la femme]. Elle avait essentiellement pris la théorie de l'évolution humaine avancée par sir Alastair Hardy d'Oxford et l'avait appliquée uniquement à l'évolution des femmes. Ce livre était très populaire dans certains cercles féministes et New Age, mais les anthropologues physiques (homme et femme) étaient soit amusés soit outragés par celui-ci.

Bien que ce soit simplement un fait que seules les femmes parmi les primates (ou *tous* mammifères) aient des seins qui soient visibles à l'année longue et non seulement au moment de l'allaitement, Elaine Morgan avait nié ce fait. Elle n'aimait pas l'explication anthropologique courante que les seins des femmes s'étaient développés comme « mécanismes de déplacement d'agression sexuelle » en plus d'être, naturellement, un moyen d'alimenter les bébés. Morgan avait continué à affirmer que les lamantins avaient aussi des seins d'apparence humaine. Ce n'est pas le cas. Il aurait été préférable pour Morgan de m'avoir rencontré et d'avoir discuté avec moi. Bien que les seins des femmes soient assurément *à la fois* des « mécanismes de déplacement d'agression sexuelle » *et* des « attracteurs sexuels secondaires » (et des glandes mammaires), je pense qu'ils sont *également* et peut-être, de manière plus significative pour l'évolution humaine, une sorte « d'organes sensoriels sociaux ».

Je trouve étrange que les seins de femmes doivent s'être développés plutôt soudainement, et en réponse à un assez saut grand en intelligence qui a caractérisé la transition entre les Australopithèques (dont il est pensé qu'ils étaient comme les chimpanzés – dépourvus de seins) et les vrais « humains », bien que des humains très primitifs.

J'appelle ces créatures « pas tout à fait humaines » ou « humaines très primitives » des « Australo-homo-pithèques » et il en existait apparemment plusieurs sortes différentes. Il est rapporté que les femelles de certaines espèces, comme le *Sedepa* dont les descriptions viennent du Sumatra, ont des seins petits mais bien définis. Et ce *Sedepa* à peine sur le seuil d'être pleinement « humain ». Tous les « humains modernes » connus vivant aujourd'hui, même des groupes aussi primitifs que pygmées de l'Ulele du Congo et les *hantu Sakai* de l'ancienne Malaisie, ont des seins féminins bien définis. Ils possèdent tous également au moins une forme rudimentaire de religion.

Pour moi, il n'y a rien le moins « mystique » ou « spirituel » au sujet de la religion. La religion a une fonction biologique et évolutionniste. Il s'agit d'affirmer la conception du « territoire dans la dimension du temps » aussi valide qu'un environnement humain à être

habité et « exploité », mais ce concept tout-important est vraiment ce qui nous dis tingué des autres « animaux ».

*Les seins humains semblent s'être développés en cadence avec la conception de la religion.* C'est en raison du niveau d'agression plus élevé exigé des humains par encore *un autre* genre de « territoire » à être occupé, défendu et affirmé (en plus du territoire réel et du territoire social de dominance). Les femelles, les femmes, par-dessus tout devaient pouvoir évaluer les phases de ce niveau plus élevé d'agression en tout temps et décider si elles constituaient une menace immédiate à elles-mêmes et à leurs enfants. J'ai des preuves reproductibles pour cette opinion. Je voudrais explorer cette possibilité, en obtenir des preuves plus indiscutables, et écrire un livre à ce sujet. Je suggérerais à qui est intéressé de lire ***Esau's Empire II*** « The Psychobiology of Religion » [L'Empire d'Esau II : La psychobiologie de la religion] sur mon site Internet. Ce texte contient l'essentiel de mon premier livre, ***The Cronos Complex*** [Le complexe de Cronos]. Ce livre m'a mérité plusieurs nominations pour le prix Nobel et pourrait bien me le gagner un jour.